

# CONTRAT DE SANG

Seb Le Rêveur



# Contrat de Sang

*Par Seb Le Reveur*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Actif Toxique	4
Chapitre 2 : Zéro Absolu	10
Chapitre 3 : L'Exécution de la Clause 17	16
Chapitre 4 : Infiltration de Données	21
Chapitre 5 : Transfert de Chaleur	26
Chapitre 6 : Protocole de Rupture	32
Chapitre 7 : L'Archive Fantôme	38
Chapitre 8 : L'Algorithme de Vengeance	44
Chapitre 9 : Tension de Flux	49
Chapitre 10 : Corruption du Signal	57
Chapitre 11 : Attaque par Force Brute	64
Chapitre 12 : L'Effondrement du Ledger	70
Chapitre 13 : Backdoor Psychologique	75
Chapitre 14 : Déconnexion forcée	80
Chapitre 15 : Hash Final	83

# Chapitre 1

## Actif Toxique

L'air de la pièce a le goût du métal froid et de l'électricité statique. Au quarante-deuxième étage de la tour Keller, Paris n'est qu'une nappe de lumières floues et indifférentes, étouffée par le triple vitrage traité au titane. Ici, le silence n'est pas une absence de bruit ; c'est une présence solide, une pression constante sur les tympanes, rythmée uniquement par le ronronnement lointain et obsessionnel des processeurs.

Je suis assise dans un fauteuil en cuir noir, si lisse qu'il semble organique. Mes mains sont posées à plat sur la table de verre fumé. Elles ne m'appartiennent plus. Elles font partie de la transaction, au même titre que le portefeuille d'actifs immobiliers de mon père ou les actions toxiques de la Delcourt Global. En face de moi, l'avocat d'Adrian Keller — une silhouette dont les traits semblent avoir été lissés par un algorithme — fait glisser le stylet vers moi. Le terminal holographique projette le document : \*Contrat de Sang : Protocole de Fusion Individuelle.\* Ce n'est pas un acte de mariage. C'est un transfert de propriété.

— Signez, Mademoiselle Delcourt. L'authentification biométrique validera la Clause 17.

Ma gorge est un désert de sel. Je lève les yeux vers la caméra nichée dans l'angle du plafond. Je sais qu'il est là. Derrière les écrans, dans son sanctuaire de serveurs, Adrian Keller me regarde. Il ne surveille pas une femme ; il supervise l'exécution d'un script. Je saisis le stylet. Il est lourd, d'un acier chirurgical. Mes yeux parcourent les lignes. On n'y parle pas de fidélité, mais de « disponibilité absolue ». Pas de domicile, mais de « confinement optimisé ». Et cette mention finale : \*« L'actif

devient indissociable du ledger de l'acquéreur. »\* Je suis une ligne de code qu'il s'apprête à verrouiller dans sa blockchain privée.

— Thais.

Sa voix ne sort pas des haut-parleurs. Elle émerge de l'ombre, au fond de la pièce. L'avocat s'efface dans un glissement soyeux. Adrian Keller s'avance. Son visage est une sculpture de marbre blanc, ravagée par une symétrie qui frise la pathologie. Il s'arrête à quelques centimètres de moi. L'odeur de l'ozone et d'un parfum boisé, sec, m'enveloppe. C'est l'odeur du pouvoir absolu.

— Ton pouls est à cent-douze, Thais. C'est inefficent.

— Et si je refuse ? Si je déchire cette illusion ?

Il se penche lentement. Je sens la chaleur de son souffle sur ma tempe, un contraste violent avec la température polaire de la pièce. Sa main gantée de cuir effleure mon poignet, là où mon sang bat la chamade.

— Tu as signé, Thais. Tais-toi.

Il s'empare de ma main, guidant le stylet avec une force tranquille. La pointe touche l'écran. \*Accepté.\* Un signal sonore, cristallin, résonne. Transaction confirmée. À cet instant, le monde extérieur est zippé, archivé. Je n'existe plus que sous la main de cet homme. Il saisit mon menton, ses doigts s'enfonçant dans ma chair.

— Tu vas te lever. Tu vas marcher devant moi jusqu'à l'ascenseur. Tu ne regarderas personne. Ton silence m'appartient.

Il me tire brusquement vers le haut. Mes talons claquent sur le marbre, un son violent dans ce silence aseptisé. Nous traversons le hall de direction sous des cascades de

chiffres verts qui se reflètent sur sa peau, le transformant en créature hybride. L'ascenseur s'ouvre. Dès que les portes se referment, la pression atmosphérique change. Adrian me plaque contre la paroi chromée. Le froid de l'acier traverse le tissu fin de ma robe. Sa main remonte le long de ma cuisse, soulevant la soie, vérifiant la texture comme on inspecte un cuir rare.

— Tu trembles, Thaïs. C'est le flux qui traverse tes circuits. L'adrénaline de la perte.

— Tu penses pouvoir réduire mon âme à une suite de zéros et de uns ?

— Je ne vais pas te briser. Je vais te re-coder.

Les portes s'ouvrent sur le hall monumental du rez-de-chaussée. La presse financière nous attend, une meute avide de lumière blanche. Au centre du hall, sous un lustre de cristal tranchant, Adrian s'arrête net. La pression de ses doigts sur ma hanche devient une pince hydraulique.

— Le ledger doit être mis à jour devant témoins, murmure-t-il. À genoux, Thaïs.

Le mot tombe comme une guillotine. Autour de nous, le brouhaha s'éteint. Les flashes crépitent, des yeux de verre affamés. Je descends lentement. Le marbre est une dalle de glace contre mes genoux. Adrian me tire les cheveux en arrière, offrant ma gorge à la foule.

— Regarde-les tous savoir que tu m'appartiens.

Je lève les yeux. Je suis l'actif toxique, la mariée sacrifiée. La honte est une acidité qui me ronge, mais sous la peau, une vibration s'installe. Il croit m'avoir domestiquée, mais il vient d'injecter la corrosion dans ses propres fondations. Il me relève d'un geste sec et m'entraîne vers la limousine blindée.

Le trajet vers son hôtel particulier est un tunnel de silence. Dès l'arrivée, l'ascenseur nous propulse vers le penthouse. La suite nuptiale est un laboratoire. Le sol en verre dépoli est éclairé par le dessous, révélant chaque détail de ma vulnérabilité. Adrian retire sa veste.

— Va dans la chambre. Le protocole d'intégration commence maintenant.

Le compte à rebours s'affiche sur le mur en verre opale. \*05:00. 04:59.\* Je commence à défaire les boutons de ma robe, mes ongles griffant le satin. La soie morte s'effondre au sol. Je reste en dentelle fine, offerte aux caméras thermiques. À 00:00, le verrou électronique claque. Adrian entre. Ses gants de cuir noir brillent sous les néons bleutés.

— Tu es à l'heure. C'est un bon début.

Il s'approche, m'obligeant à reculer jusqu'au lit drapé de soie noire. Il me surplombe, une ombre massive qui occulte la lumière. Ses mains gantées saisissent mes hanches, me plaquant contre le matelas froid. Le contact du cuir contre ma peau brûlante provoque une décharge qui court-circuite ma raison.

— Étape 1 : L'audit, dit-il.

Il déchire ma lingerie d'un geste sans haine, purement mécanique. Je lâche un cri que le silence de la tour absorbe.

— Le protocole ne prévoit pas d'interruption. Le consentement a été scellé. Tu n'as que des réactions que je vais cataloguer.

Sa bouche s'écrase sur la mienne, écrasant ma résistance sous sa langue de glace. Ses doigts parcourent mon corps avec une précision chirurgicale, pressant mes muscles, vérifiant la tension de mes nerfs. C'est une intrusion brutale, dénuée de toute

préparation romantique. Il entre en moi d'un coup sec, une surcharge sensorielle qui me fait arquer le dos. Mon système entier sature.

Il bouge avec la régularité d'une horloge atomique, chaque poussée martelant ma nouvelle identité. Je griffe son dos, cherchant une faille, un signe de chaleur, mais il reste de marbre, ses yeux fixés sur les miens, me forçant à rester consciente de ma propre dissolution. Le plaisir monte, une erreur de calcul massive que je ne peux plus ignorer. Mon corps trahit mon esprit, s'accordant à sa fréquence.

— Adrian... Prends tout...

L'orgasme arrive comme un crash système, une explosion de pixels blancs. Je m'effondre, le cœur battant la chamade contre les draps de soie. Adrian se retire, rajustant ses manchettes avec une froideur terrifiante. Il se tourne vers le terminal mural.

— La transaction est terminée. Le bloc est miné. Dors. Le protocole reprend à 06h00.

La porte se referme. Le silence revient, mais il n'est plus oppressant. Je reste allongée dans le noir bleuté, sentant encore l'odeur du métal et du cuir sur ma peau. Il croit m'avoir cartographiée. Il croit m'avoir réduite à une suite de données.

Il oublie une chose : tout système parfait est vulnérable à une bombe logique. Je vais devenir la défaillance silencieuse au cœur de son empire. Je vais m'infiltrer dans ses serveurs, dans ses draps, dans son sang, jusqu'à ce qu'il ne reste de sa rigueur binaire qu'un amas de décombres.

Le compte à rebours pour la phase 2 s'active sur le mur.

\*05:59:58.\*

\*05:59:57.\*

Je ferme les yeux, le sourire aux lèvres. L'incubation est terminée. La guerre ne fait que commencer.

# Chapitre 2

## Zéro Absolu

L'imposante porte de l'hôtel particulier s'est refermée derrière moi avec le bruit sourd et définitif d'un coffre-fort hydraulique. Le silence qui a suivi n'était pas une absence de bruit, mais une présence étouffante. Un vide pressurisé. Ici, dans cet antre niché au cœur d'une artère privée du 16<sup>e</sup> arrondissement, Paris n'existait plus. Il n'y avait que l'air recyclé, filtré à l'extrême, et cette morsure thermique de l'ozone qui vous pique le fond de la gorge.

— Dix-neuf degrés, Thaïs.

La voix d'Adrian Keller a claqué contre les murs de marbre blanc, sans aucun écho. Les surfaces ici semblaient absorber le son comme elles absorbaient la lumière.

— C'est la température optimale pour le fonctionnement des serveurs en sous-sol. Et pour la clarté de l'esprit. Ton corps s'y habituera. Ou il apprendra à brûler ses propres ressources pour compenser.

Je ne lui ai pas répondu. J'étais trop occupée à essayer d'empêcher mes dents de s'entrechoquer. J'avais l'impression d'être entrée vivante dans une unité cryogénique. Le hall était une cathédrale de verre fumé et d'acier poli. Au centre, un escalier en colimaçon de titane semblait flotter, suspendu par des câbles de tension invisibles. Mais ce qui dominait, c'était le vrombissement. Un bourdonnement basse fréquence, presque imperceptible, qui faisait vibrer mes os. Les serveurs. Le cœur de son empire, brassant des millions de transactions cryptées à chaque microseconde.

— Suis-moi. Le dîner est servi à vingt heures précises. La latence n'est pas tolérée

dans cette maison.

La salle à manger était une extension de cette esthétique chirurgicale. Une table d'obsidienne noire, éclairée par une suspension laser qui projetait un rectangle de lumière bleue parfaite sur la surface. Adrian s'est installé en bout de table, à une distance qui rendait toute forme de contact physique impossible. Entre nous, le vide. Sur le mur latéral, un écran géant affichait des flux de données en temps réel : des courbes de hashage, des graphiques de volatilité, et une fenêtre plus petite, oscillant de manière irrégulière.

— Qu'est-ce que c'est ? ai-je demandé, ma voix n'étant qu'un murmure enroué.

Adrian a levé ses yeux gris vers l'écran. Son visage était d'une beauté terrifiante, sculpté dans une stérilité absolue.

— Ta tachycardie, Thaïs. Cent-douze battements par minute. Ton cortisol doit être à son apogée. C'est une donnée intéressante. Elle témoigne de ta compréhension de la situation.

— Tu m'espionnes... jusque dans mes veines ?

— Je monitore mes actifs, a-t-il corrigé d'un ton plat. La Clause 17 stipule que « l'entité physique du débiteur est mise à disposition permanente du créancier pour garantir l'intégrité du contrat ». Ton intégrité biologique est désormais un paramètre de ma sécurité réseau. Si tu mens, ton système nerveux me le dira bien avant que tes lèvres ne s'ouvrent.

Il a fait un geste de la main et un serveur a déposé deux assiettes. Du poisson blanc, des légumes vapeurs sans assaisonnement. Le luxe du néant. Adrian a saisi ses couverts d'argent avec une dextérité qui m'a glacé le sang. Il coupait sa nourriture en morceaux identiques, des cubes parfaits de deux centimètres de côté.

— Mange, ordonna-t-il sans me regarder.

Le silence s'est étiré, lourd. On entendait seulement le cliquetis régulier de son couteau contre le granit. Un... deux... trois... pause. Un... deux... trois... pause. C'était une torture psychologique déguisée en repas. J'avais l'impression qu'il découpait mes nerfs pour voir comment je réagirais. Soudain, il a posé ses couverts. Le bruit a résonné comme une explosion.

— On ne s'enfuit pas d'une dette de quarante millions d'euros, Adrian. Pas quand tu tiens le fusil.

— Le fusil ? Non. Je suis le filet, Thaïs. Le prix du filet est simplement... élevé.

Il s'est levé, sa silhouette haute et mince découpée par la lumière bleue. Il a contourné la table, lentement. Chaque pas semblait durer une éternité. Il s'est arrêté juste derrière moi. Je sentais son souffle dans mon cou — un souffle qui, paradoxalement, était chaud. C'était la seule chose vivante dans cette pièce, et c'était la plus dangereuse.

— Ton corps réagit à ma proximité d'une manière que tu ne peux pas simuler. C'est le langage binaire de la survie. Le 0 et le 1. La peur ou l'excitation. Pour l'instant, tu es bloquée sur le 0. Mais je vais reprogrammer ça.

Ses doigts ont glissé le long de ma clavicule, effleurant la peau avec une lenteur hypnotique. Puis, d'un mouvement sec, dénué de toute hâte, il réduisit mes mains à l'impuissance au-dessus de ma tête. Ses doigts se refermèrent sur mes poignets comme des menottes de chair froide, verrouillant ma liberté dans l'étau de sa poigne de fer. À cet instant, je ne possédais plus mes membres ; ils étaient des extensions de sa volonté, des appendices périphériques qu'il venait de monter en réseau.

— Regarde l'écran, Thaïs.

Ma courbe cardiaque était devenue une ligne de crête frénétique.

— Voilà ce que tu es pour moi, murmura-t-il. Une suite de données que je vais apprendre à manipuler jusqu'à ce que la fréquence se stabilise.

Il m'a forcée à me lever et m'a conduite vers la chambre adjacente. Là, l'obscurité n'était pas un vide, mais une matière dense. Dix-huit degrés. Ma peau se contractait. Il ne fit pas de bruit en marchant, mais je sentais son déplacement, une perturbation dans le champ magnétique de la pièce. Le matelas s'affaissa sous son poids. Lentement. Délibérément.

— Tu ne dors pas, Thaïs. Ton système sympathique est en état d'alerte maximale.

Une main se posa sur mon épaule. À travers la soie fine de ma nuisette, le contact me brûla. Ce n'était pas la chaleur d'un homme, c'était celle d'un moteur en surchauffe. Il fit glisser sa main vers mon cou, son pouce venant se loger exactement sur ma carotide. Il mesurait ma peur à la source.

— Tu es un actif. Et je n'aime pas que mes actifs soient sous-optimisés.

D'un mouvement brusque, il me fit basculer sur le dos, ses mains me clouant au matelas. Dans la pénombre, ses yeux semblaient briller d'une lueur artificielle. Sa main quitta mon visage pour descendre vers ma hanche. Il saisit le bord de ma nuisette et la releva d'un geste sec. Ses doigts s'insinuèrent entre mes jambes avec une précision chirurgicale. Je gémis malgré moi, un son de gorge que j'étouffai immédiatement. Ce n'était pas du plaisir, c'était une invasion.

— Ton pouls s'accélère encore. Cent vingt battements par minute. Tu es au bord de la rupture de protocole.

— Arrête... balbutiai-je.

— Pourquoi ? La physiologie ne ment jamais. Les mots sont des cryptages fragiles.

Il pénétra en moi avec une brutalité qui m'arracha un cri sourd. C'était une intrusion totale, un craquage de code source. Il commença un mouvement de va-et-vient, lent au début, chaque poussée étant calculée pour me briser un peu plus. Je sentais sa sueur perler sur son front et tomber sur ma poitrine, des gouttes brûlantes dans l'air glacé.

— Dis-le, haleta-t-il, sa voix perdant de sa superbe. Dis que tu m'appartiens.

L'orgasme ne fut pas une libération, mais un court-circuit. Une défaillance systémique qui embrasa mes nerfs, une surcharge électrique que mon corps traître accueillit avec une avidité révoltante. C'était le cri d'une machine qui sature, la reddition finale de ma physiologie face à son hacking impitoyable.

Il resta sur moi, son poids m'étouffant, son cœur battant la chamade contre ma poitrine. Lentement, il se retira. Il se leva, sa silhouette se découpant contre la faible lueur bleue qui filtrait sous la porte.

— Tes signes vitaux reviennent à la normale, Thaïs. La synchronisation est réussie. Demain, nous passerons à l'étape suivante du protocole : la Clause 17. Présentation publique de l'actif. Dors. Le système a besoin de repos pour la maintenance.

La porte se referma. Le clic du verrou biométrique résonna comme un verdict. Je restai seule dans le noir. Il pensait m'avoir intégrée. Il pensait avoir dompté la variable. Mais il avait oublié une règle fondamentale de l'informatique : plus un système est complexe, plus ses failles sont profondes.

04:00.

La porte s'ouvrit à nouveau. Une femme en uniforme gris apparut avec une seringue.

— Le protocole de préparation commence. Monsieur Keller exige que votre niveau de stress soit chimiquement régulé.

Je sentis la piqûre, la molécule écrasant mes synapses, transformant ma révolte en une docilité synthétique. Mais alors que le produit s'insinuait dans mes veines, je m'accrochai à une seule pensée : je suis le bruit blanc. Je suis le crash système qu'il n'a pas vu venir.

Vingt-deux heures vingt-neuf.

Vingt-deux heures trente.

Le noir total.

Le froid.

Et le silence terrifiant de l'algorithme qui veille.

# Chapitre 3

## L'Exécution de la Clause 17

Le miroir ne me renvoie plus mon visage. Il me renvoie une cellule de son tableur, un morceau de viande numéroté dans le grand livre de comptes d'Adrian Keller.

La chambre de l'hôtel particulier est une cage de marbre noir où le chauffage semble avoir été programmé pour maintenir une température de morgue. Quinze degrés. Précis. Chirurgical. L'air est saturé d'ozone, cette odeur électrique de serveurs en surchauffe qui s'insinue dans mes poumons. Je suis debout, vêtue d'une soie si fine qu'elle semble n'être qu'une pellicule translucide. Elle ne protège de rien. Surtout pas de lui.

Sur la console en acier brossé, le coffret repose. À l'intérieur, lové dans un velours bleu nuit, l'instrument de mon effacement.

Le collier.

Ce n'est pas un bijou. C'est une interface de titane poli, mat, dépourvu de fioritures. Bien que le métal soit léger, il pèse des tonnes sur ma psyché, m'imposant la raideur d'une statue de sel. Au centre, une minuscule diode émet une pulsation azur, un battement binaire qui s'accorde au rythme de mon propre cœur. La synchronisation a déjà commencé.

— Ne le regarde pas comme s'il s'agissait d'une sentence, Thaïs. C'est un protocole.

La voix d'Adrian vient de derrière moi. Il glisse sur le sol poli, une présence qui absorbe toute la lumière. Son reflet apparaît dans la glace. Il est le point zéro de mon

univers, le centre de gravité qui déforme tout. Ses doigts se posent sur mes épaules. Ils sont glacés, une fraîcheur qui mord ma peau à travers la soie. Je tressaille, une contraction musculaire abjecte. Dans le miroir, ses yeux — deux fentes d'acier — s'ancrent dans les miens. Il n'y a pas de désir ici, juste l'œil d'un ingénieur vérifiant la solidité d'une structure avant de la mettre sous tension.

— Tais-toi et ressens, murmure-t-il près de mon oreille. C'est l'unique fonction que je t'ai laissée.

Il saisit le collier. Le métal tinte contre le plateau avec un bruit sec, définitif. Il l'écarte, les deux moitiés pivotant sur une charnière invisible.

— Lève le menton.

Je refuse. C'est ma trachée, mon souffle, la dernière parcelle de moi. Si je cède cela, je lui offre le contrôle de mon oxygène.

— Thaïs. Lève. Le. Menton.

Sa voix n'a pas monté d'un ton, mais elle a le poids d'une presse hydraulique. Je sens mes muscles se liquéfier sous l'effet d'une peur purement biologique. Mon corps sait qu'il est en face d'un prédateur apex. Je lève le menton. Une soumission millimétrée.

Le contact du titane est un choc thermique. Le collier se referme dans un \*clic\* métallique qui résonne jusque dans ma mâchoire. Aussitôt, je sens une vibration, un bourdonnement haute fréquence qui se propage le long de mes vertèbres.

— Appairage réussi.

Adrian ajuste le col de ma robe avec une lenteur obscène. Ses phalanges effleurent ma gorge, juste au-dessus du métal.

— Ce soir, tu seras le silence. Mon extension. La preuve vivante que tout peut être domestiqué par le bon algorithme. Si tu romps le silence, la pénalité sera prélevée sur le compte de ton père. En temps réel. Chaque mot te coûtera un million d’euros. Es-tu prête à parler à ce prix-là ?

Ma gorge est nouée, étranglée par le titane. Je veux hurler ma haine, mais mes lèvres restent closes. La Clause 17 vient de me couper la langue. Il me saisit le bras. Sa poigne est ferme, sans souplesse, et m'entraîne vers les salons.

La lumière du grand salon est aveuglante. Des lustres géométriques projettent des ombres tranchantes sur les invités. Adrian me garde contre lui, sa main possessive ancrée sur ma hanche. Les regards convergent vers mon cou. Le titane brille sous les projecteurs, une marque d'infamie technologique.

Le Ministre de l'Économie Numérique s'approche. Il me scrute comme on inspecte la carrosserie d'une voiture de sport dont on n'aurait jamais les moyens de payer l'assurance. Je vois son regard s'attarder sur la rougeur que le collier dessine sur ma gorge. Il ne voit pas une femme en détresse ; il voit l'exclusivité Keller. Je suis le trophée muet, l'esclave de luxe dont le silence hurle la puissance de l'homme qui me tient en laisse.

— Adrian, quel plaisir. Et avec votre... acquisition, je présume ?

— Thaïs Delcourt, présente Adrian d'une voix monocorde. Ma femme. Et comme vous pouvez le constater, elle a choisi de ne se consacrer qu'à l'écoute ce soir.

— Fascinant, murmure le Ministre. On sent la pulsation. C'est presque... vivant.

— C'est mieux que vivant, répond Adrian. C'est contrôlé.

Chaque mot est une entaille. Je ne suis plus une personne, je suis une donnée corrompue qu'on a fini par chiffrer. Adrian m'entraîne vers la bibliothèque, loin des regards, et referme la porte. Le silence ici est saturé de l'odeur du cuir et des processeurs. Il me plaque brusquement contre le bureau en acajou. Le choc me coupe le souffle.

Ses lèvres ne se posent pas, elles revendiquent. Une collision brutale de dents et d'acier où le goût du whisky se mêle au cuivre de ma propre lèvre fendue. Il ne m'embrasse pas, il force l'accès à mon système, il viole mon silence par la pression de sa langue. Et le plus abject, ce n'est pas son intrusion, c'est la façon dont mon propre bassin vient chercher le contact de sa cuisse, une réponse automatique, une ligne de code que je n'ai pas écrite mais qu'il exécute à sa guise. Cette trahison de ma chair est une souillure plus profonde que le collier lui-même. Je me sens me briser, m'effacer sous son poids, devenir réellement l'objet qu'il a acheté.

Il se recule, me laissant haletante, la robe remontée, les yeux brûlants de larmes que je refuse de libérer. Il ajuste sa cravate, son calme retrouvé contrastant avec ma dévastation.

— Tu sens ça, Thaïs ? La haine que tu éprouves... Elle est ton carburant. Ne la laisse pas s'éteindre. J'ai besoin que tu me détestes pour que ce processus soit efficace.

Il tapote un écran mural. Une décharge électrique fulgurante traverse ma colonne. Ce n'est pas de la douleur, c'est une surcharge sensorielle.

— Je viens de coupler ton système nerveux au ledger de la firme. À chaque million qui change de main ce soir, tu recevras une impulsion. Tu vas devenir l'incarnation physique de ma fortune.

Une impulsion me frappe. Une vague de chaleur obscène qui part de mon cou et se propage jusqu'à mon entrejambe, me faisant gémir malgré moi.

— Dix millions, Thaïs. On ne fait que commencer.

L'humiliation est totale. Je suis son jouet technologique. Mais au cœur de cette tempête, au milieu de la honte de ce plaisir forcé, une graine de glace commence à croître. S'il veut que je fasse partie de son réseau, alors je peux apprendre à le corrompre.

Je laisse ma tête retomber sur son épaule, feignant l'abandon. Adrian me ramène vers la lumière du salon. Je suis Thaïs Delcourt. Je suis l'actif 01. Et ce soir, j'apprends à survivre dans l'enfer binaire d'Adrian Keller. Le silence est un abîme, et mon silence ne sera pas ma faiblesse. Il sera mon arme.

Le bal des monstres peut reprendre. Je suis la plus belle de leurs créatures, et je vais apprendre à devenir l'obscurité elle-même.

# Chapitre 4

## Infiltration de Données

L'air de la pièce est une lame de rasoir qui me scalpe les poumons à chaque inspiration. 03h14. Dans l'univers d'Adrian Keller, le temps n'est pas une suggestion, c'est une condamnation. Son cycle de sommeil est une horloge atomique, un protocole immuable de repos paradoxal, ni plus, ni moins. C'est dans cette faille chronométrique, ce tunnel de silence absolu qu'il s'impose, que je me glisse comme un virus dans un système sain.

Mes pieds nus sur le marbre chauffé du couloir ont d'abord ressenti la douceur insultante de son luxe. Mais ici, derrière la porte blindée du sanctuaire, le sol n'est plus qu'une grille d'acier galvanisé, vibrante, glaciale. La salle des serveurs est le cœur battant, noir et froid, de son empire de cryptographie. C'est une cathédrale de verre fumé où la phosphorescence des processeurs pulse avec la régularité d'un pouls de prédateur.

L'ionisation de l'air me frappe en premier. C'est l'arôme métallique et sec des calculs de fortunes à la microseconde. Une odeur de fin du monde chirurgicale. Mes doigts tremblent alors que je m'approche de la console centrale. Le froid me mord les cuisses sous ma nuisette de soie, un tissu si fin qu'il semble n'exister que pour souligner ma vulnérabilité face à cet environnement de logique pure.

Je pose mes mains sur le clavier. Le contact est un choc thermique. L'écran s'éveille, projetant une lumière cobalt qui transforme ma peau en une surface de cadavre. Je cherche le répertoire « DELCOURT\_LIABILITY ». Je sens mes dernières barrières s'effondrer, mes protocoles de défense balayés par une injection de code qu'il est le seul à pouvoir compiler.

Un signal sonore, si grave qu'il résonne dans mes os, fait vibrer la pièce. L'interface affiche un graphique oscillatoire. Une onde.

« Authentification de l'Hôte requise. Analyse biométrique en cours. »

Un faisceau rouge sang balaie mon visage. Je me fige, pétrifiée. Mais l'alarme ne vient pas. À la place, un texte défile :

\*Correspondance rétinienne : 99.8%. Signature thermique : Validée.\*

Le système ne se déverrouille pas parce que j'ai hacké le protocole. Il s'ouvre parce que je suis la clé. Adrian Keller n'a pas seulement protégé ses secrets avec des algorithmes ; il les a liés à ma propre biologie, à la fréquence exacte de mon sang qui cogne contre mes tempes. Je suis son \*cold storage\* vivant.

Le fichier s'ouvre. La dette de mon père n'était pas de cent millions. Elle était de zéro. Il n'y a jamais eu de dette. C'était une transaction fictive. Mon père n'a pas perdu l'argent ; il a été payé pour simuler une faillite. Il m'a vendue non pas pour se sauver, mais pour s'enrichir. Et Adrian m'a achetée comme un prototype unique dont on veut tester la résistance sous pression.

Une larme de rage s'évapore instantanément dans la chaleur sèche des machines.

— Tu aimes ce que tu vois, Thaïs ?

La voix est un murmure de velours et de gravier, juste derrière mon oreille. Adrian ne marche pas, il se déplace comme une ombre entre les photons. Je sursaute, mon dos heurtant le bord tranchant de la console. Il est là, torse nu, sa musculature dessinée avec la précision d'un croquis anatomique. Ses yeux d'acier ne montrent aucune surprise.

— Audit de sécurité, Thaïs. Ne résiste pas au scan.

Sa prise sur mon poignet est un étau. Ce n'est pas la violence brute, c'est la force calculée d'un homme qui connaît le point de rupture de chaque tendon. Il me tire vers lui, me plaquant contre le métal vibrant. Le contraste entre le froid du verre contre mes reins et sa poitrine brûlante contre mes seins me fait lâcher un gémissement que je tente de ravalier.

— Tu pensais vraiment que mon cycle de sommeil était une faille ? J'ai écrit ces logs pour toi. Je t'ai donné une illusion de liberté pour voir comment tu l'utiliserais. Tu as utilisé tes propres yeux pour ouvrir la porte de ta prison.

Sa main s'enroule autour de ma gorge sans serrer, mais avec une promesse de contrôle total. Son pouce caresse ma mâchoire, un geste d'une tendresse obscène dans cet environnement de métal.

— On pousse le système à ses limites pour voir quand il sature, murmure-t-il, sa voix vibrant contre ma colonne vertébrale. Tu n'es pas un actif financier. Tu es le seul élément de ce monde que je ne peux pas prédire. C'est pour ça que je vais te garder. Parce que je possède ton identité.

Le staccato des flux de données en arrière-plan semble s'accélérer. Adrian me retourne brusquement, m'écrasant contre la paroi de verre. La douleur est nette, une impulsion électrique qui court-circuite ma pensée logique. Il relève ma soie d'un geste sec. Le froid de l'air climatisé mord mes cuisses exposées alors qu'il s'insinue en moi avec une régularité mécanique, presque métronomique.

Chaque coup de boutoir est une ligne de code qu'il grave dans mes hanches. Je vois mon reflet dans la vitre : une femme brisée, les lèvres entrouvertes sur des appels qu'elle refuse de formuler. Je déteste la façon dont mon corps se lubrifie sous l'effet de sa brutalité, la façon dont mes muscles se contractent pour le retenir.

— Dis-le. Dis que tu acceptes le chiffrement.

Je m'accroche au rack de serveurs, mes ongles griffant le métal poli. La tension monte, une surcharge électrique imminente.

— Je... j'accepte...

Le mot est arraché de mes poumons alors que l'orgasme me frappe, violent comme un crash système. Je sens Adrian se raidir, sa propre jouissance étant une signature définitive apposée sur mon âme formatée. Il se vide en moi avec une fureur contenue, son front appuyé contre mon épaule, avant de relâcher la pression.

Le silence retombe, plus lourd qu'avant. Adrian se retire, réajustant ses vêtements avec une précision chirurgicale.

— L'audit est terminé. Retourne dans la chambre.

Il ne me regarde plus. Il est déjà redevenu l'architecte de fer. Je quitte la salle, les jambes flageolantes, une traînée de chaleur coulant le long de ma cuisse. Je regagne notre lit et me glisse dans les draps, évitant de réveiller la bête qui a déjà repris sa posture de marbre.

Dans l'obscurité, je sens la marque de ses doigts sur mon cou, une brûlure froide qui ressemble à un indexage permanent. Mon corps s'ajuste au sien, cherchant la chaleur du prédateur qui m'a dévorée. Ma trahison est totale. Elle est codée dans mon ADN par ses mains.

Je ferme les yeux, attendant que le sommeil m'emporte, tandis que dans les entrailles de la maison, les processeurs continuent de chuchoter mes secrets au rythme des diodes bleues, témoins silencieux de ma chute finale.

Statut : Compromise.

# Chapitre 5

## Transfert de Chaleur

Le silence n'est jamais vraiment silencieux dans le bunker d'Adrian Keller. C'est un bourdonnement de ruche électrique, un chant de silicium et de ventilateurs tournant à trente mille révolutions par minute. C'est le bruit de l'argent qui se dématérialise, des algorithmes qui dévorent le monde.

Et puis, soudain, le néant.

Le choc acoustique me frappe d'abord. L'arrêt simultané des serveurs crée un vide d'air si brutal que j'ai l'impression que mes tympons vont imploser. La lumière bleue, cette lueur de morgue technologique qui définit chaque centimètre carré de ma prison de verre à La Défense, s'éteint. Le noir n'est pas graduel ; il est absolu, solide, comme si on m'avait coulé du goudron sur les paupières. Je reste figée, ma main encore posée sur le bord froid du bureau en marbre blanc. L'ozone, cette odeur métallique et sèche, semble s'épaissir. Sans le ronronnement des machines, l'obscurité devient une présence tactile.

— Adrian ?

Ma voix meurt à quelques centimètres de mes lèvres, étouffée par le velours de l'ombre. Pas de réponse. Juste le rythme binaire de mon propre sang contre mes tempes. \*Zéro, un. Vie, mort.\* Je fais un pas, mes talons claquant sur le sol poli avec une violence obscène.

— Adrian, ce n'est pas drôle. La Clause 17 ne mentionne pas les jeux de privation sensorielle.

Un souffle me répond. Ce n'est pas le mien. Il est lent, profond, chargé d'une régularité pathologique. Il vient de la droite, à moins d'un mètre. L'odeur arrive ensuite : un mélange de savon chirurgical et cette note de fond, musquée, animale, qu'il tente de dissimuler sous son obsession de la propreté.

Il est là. Dans le noir, il est partout.

— Le réseau est tombé, dit-il enfin. Sa voix n'a pas sa sécheresse habituelle ; elle est basse, vibrante. Nous sommes dans une boîte noire, Thaïs. Littéralement.

Je tends la main devant moi, cherchant un appui. Mes doigts rencontrent de la laine froide, de haute qualité. Son costume. Je ne recule pas. L'obscurité me donne une audace empoisonnée. Ma paume glisse sur son torse, sentant la dureté de ses muscles sous l'étoffe. Il est immobile comme une statue de granit. Dans ce tombeau, la chaleur de son corps est la seule donnée réelle.

Soudain, sa main se referme sur mon poignet. Sa poigne est une pince d'acier, précise, écrasante. Il me tire vers lui. La rudesse de sa poitrine contre la soie fine de ma robe, le contraste entre ma peau fiévreuse et le froid de ses boutons de manchette en platine. Il ne me lâche pas. Au contraire, ses doigts s'ancrent dans mes cheveux avec une force qui me fait rejeter la tête en arrière. Je devrais crier. Mais l'obscurité a tout effacé : le contrat, la dette de mon père, la Clause 17. Il ne reste que cette collision organique dans le vide.

— Ton pouls, Thaïs, souffle-t-il contre mon oreille. Cent-vingt battements. Stress ou excitation... le cerveau ne fait pas la différence dans le noir.

Il descend son visage dans le creux de mon épaule. Ce n'est pas un baiser, c'est une inhalation. Il m'autopsie par l'odeur, cherchant à décoder ma biologie comme un protocole de sécurité. Ses doigts descendent le long de mon dos, pressant chaque

vertèbre, comptant mes os à travers le tissu. C'est une haine qui fermente dans mon ventre et qui commence à ressembler étrangement à une addiction. Je ne sais plus si je veux le frapper ou le supplier de m'étouffer. Mes pensées s'interrompent, mon esprit bugge.

Ses lèvres effleurent ma peau, suivies par la morsure de ses dents. Pas assez fort pour rompre la peau, mais assez pour ancrer ma réalité dans la douleur. Je l'agrippe, mes ongles s'enfonçant dans ses bras. Sa main remonte sur ma hanche, soulevant ma robe. La sensation de l'air froid sur ma cuisse est un choc, aussitôt compensé par la chaleur brûlante de sa paume. Sa peau est calleuse, rugueuse, loin de l'image de l'esthète aux mains blanches. Il me plaque contre le bureau de marbre. Le froid de la pierre me coupe le souffle. Il s'insinue entre mes jambes, sa bouche trouvant la mienne dans une collision de dents, un échange de salive et de souffle court.

Ses doigts s'insinuent sous l'élastique de mes sous-vêtements, une intrusion méthodique qui ne demande rien mais exige tout. Je sens le froid de ses mains contre ma chaleur la plus intime, une profanation silencieuse sous l'absence de lumière. Il est au bord de la rupture, au bord de l'entropie. Je le sens trembler. Adrian Keller tremble.

Et puis, dans un claquement sec, la lumière revient.

Ce n'est pas la lueur bleue habituelle, mais le rouge violent des systèmes d'urgence. Une lumière de sang, stroboscopique. Adrian s'arrache à moi instantanément. Il recule de deux pas, réajustant sa veste d'un geste mécanique. Son visage se recompose à une vitesse terrifiante. Le masque de l'automate se réinstalle, pixel par pixel.

— Remets ta tenue en ordre, Thaïs. Tu es pitoyable. Sa voix est revenue au zéro absolu.

— Pitoyable ? C'est toi qui me cherchais comme un gosse dans le noir, Adrian.

— Une simple réaction physiologique. Tu n'étais qu'un outil de calibration. Un objet tactile pour stabiliser mon oreille interne. Va te laver. Tu sens la sueur et la peur. C'est inefficace.

Je quitte le bunker, le corps vibrant d'une fureur sourde. J'entre dans la salle de bains, ce temple de verre fumé et d'acier poli. La lumière est d'un bleu chirurgical. J'active la douche au maximum. Je veux que la chaleur dissolve la trace fantôme de ses doigts.

La vapeur sature l'espace. Je ferme les yeux sous le jet brûlant. Soudain, la pression de l'air change. Adrian est là, debout dans la cabine, toujours vêtu de sa chemise blanche. Il ne demande pas la permission. Ses yeux sont deux scanners laser qui parcourent ma nudité. Il s'avance, ignorant l'eau qui imbibe ses vêtements coûteux. Ses doigts bougent sur le panneau tactile.

L'eau devient soudainement glaciale.

Je pousse un cri, mon corps se contractant violemment. Il me saisit le bras, me forçant à rester sous le jet de glace.

— Tu es l'abcès purulent dans mon architecture parfaite, murmure-t-il, sa voix tranchant le rideau de vapeur. Et je vais t'ouvrir pour voir ce qu'il y a dedans.

Il passe sa main sur ma gorge, ses doigts enserrant mon cou pour mesurer mon pouls. Il descend sa paume sur ma poitrine, l'écrasant contre mon cœur. Ce n'est pas une caresse, c'est une autopsie vivante. Il se presse contre moi, sa chemise mouillée devenant transparente, révélant la musculature tendue de son torse. Ses mains descendent plus bas, entre mes cuisses, sans aucune hésitation. C'est une prise de possession technique. Ses doigts sont froids, mais là où ils me touchent, ils semblent laisser une traînée de soufre.

— Tu es mouillée, Thaïs, constate-t-il avec une froideur clinique. Ton corps trahit ton esprit. Tu es déjà synchronisée sur mon protocole.

Il se retire brutalement. Le vide qu'il laisse est une morsure. Il sort de la douche, ses chaussures produisant un son de succion sur le marbre. Il me jette une serviette au visage.

— Finis de te préparer. La transaction de minuit n'attend pas. Si je te revois trembler demain, je te réinitialise. Et tu n'aimeras pas la méthode de formatage.

La porte se referme. Je reste seule dans la vapeur qui se dissipe. Il pense m'avoir calibrée. Il pense avoir repris le contrôle de la faille. Mais il oublie une chose : une fois qu'un virus est entré dans le noyau, il attend simplement le bon signal pour corrompre l'intégralité du système.

Je regagne la chambre, m'allongeant dans les draps de soie noire. À trois heures du matin, je sens le lit s'affaisser. Il est là, assis dans le noir. Il ne me touche pas, mais il effleure une mèche de mes cheveux. Le contact est si léger qu'il en est terrifiant.

— Tu es ma plus belle corruption, Thaïs.

Puis, il quitte la pièce. Je reste seule avec cette phrase qui tourne en boucle. Il veut me dégrader jusqu'à ce que je lui ressemble. Je me redresse, fixant les ombres de barreaux que la lumière de la ville projette sur le mur.

Je pose ma main sur la fenêtre panoramique. La buée de mon souffle dessine un nuage éphémère. Le transfert de chaleur est une loi thermodynamique : l'énergie circule toujours vers le corps le plus froid jusqu'à l'équilibre. Il pense être le froid. Il se trompe. Je vais devenir la fièvre dans ses circuits.

Dans le silence glacial de la Défense, j'entends enfin le son que j'attendais : le craquement imperceptible du verre qui commence à se briser.

# Chapitre 6

## Protocole de Rupture

Le silence n'est pas une absence de bruit. C'est une pression. Une masse physique, dense comme du plomb liquide, qui s'insinue dans mes conduits auditifs et compresse mes tympons jusqu'à la nausée. Ici, dans cette boîte de verre fumé suspendue au-dessus du vide de la Défense, le temps a cessé d'être une ligne pour devenir un cercle vicieux.

Je suis assise à même le sol. La surface lisse, semblable à un miroir mort, est une plaque de givre sous mes cuisses nues. L'air a le goût de pile électrique, cette atmosphère stérile de bloc opératoire qui vous dessèche la gorge à chaque inspiration. Je regarde mes mains. Mes articulations sont blanches. Je ne sais pas si je suis ici depuis deux heures ou deux jours. Il n'y a pas de fenêtres, seulement des parois de verre sombre qui reflètent mon propre visage, décomposé par la lumière bleue spectrale qui émane du plafond. Je ressemble à un spectre piégé dans un circuit imprimé.

Un murmure. Un bourdonnement presque imperceptible. C'est le système de ventilation. Il vibre contre ma colonne vertébrale, un battement de cœur artificiel, régulier, inhumain. Soudain, une paroi glisse. Le son est celui d'une lame qu'on tire de son fourreau : un sifflement métallique, sec, définitif.

Adrian est là.

Il ne franchit pas le seuil immédiatement. Il reste sur le rebord, une silhouette taillée dans l'ombre et le prestige, ses épaules larges dessinant une rupture brutale dans la géométrie parfaite de la pièce. Son costume sombre absorbe la lumière, le rendant

plus dense que la réalité elle-même. Son visage est un masque de calme mathématique. Pas de colère. Jamais de colère. La colère est un chaos, et Adrian Keller est l'architecte de l'ordre absolu.

Il s'avance. Le bruit de ses richelieus sur la pierre résonne comme des coups de feu. Chaque pas est une agression. Je recule contre la paroi opposée, mon dos heurtant le verre avec un bruit sourd. Mon cœur s'emballe, un animal piégé qui cogne contre mes côtes, désordonné, pathétique. Il s'arrête à trente centimètres de moi. Son odeur m'atteint : un mélange de fer, d'encre fraîche et de cuir froid. C'est l'odeur du pouvoir qui n'a pas besoin de crier pour détruire.

— Ton rythme cardiaque est à cent douze battements par minute, Thaïs.

Sa voix est un murmure de velours noir, mais elle porte la précision d'un scalpel.

— Tu gaspilles de l'énergie. Et l'énergie a un prix. Tu n'es qu'une ligne de crédit, et je n'aime pas le rouge.

Il désigne un écran qui s'allume sur la paroi. Des colonnes de chiffres défilent à une vitesse vertigineuse. En bas, un compteur en rouge sang décline inexorablement : 172 450.

— Regarde bien. Chaque litre d'oxygène purifié que tu inhales est déduit de la marge de crédit de ton père. À cet instant précis, le gémissement que tu retiens vient d'évaporer le prix du dernier semestre d'internat de ton frère.

Je sens l'air se bloquer dans ma gorge. Ses yeux, d'un gris d'acier poli, se fixent sur les miens sans aucune empathie.

— Tu es un nœud, Thaïs. Un élément de mon infrastructure. Et comme tout élément, tu dois être rentable. Ou être liquidée.

Il réduit l'espace entre nous. Sa main descend lentement, ses doigts frôlant la courbe de ma mâchoire. Le contact est électrique, une décharge de tension qui me fige sur place. Il attrape mon menton, m'obligeant à lever la tête.

— Respire, Thais, ordonne-t-il. Ton insubordination coûte cent quarante euros à la minute.

Mon diaphragme finit par lâcher. Je prends une grande inspiration, un sanglot sec qui déchire ma poitrine. Je déteste la façon dont mon corps trahit mon esprit, réagissant à sa proximité avec une sorte de soumission hormonale révoltante. Sur l'écran, le compteur rouge s'accélère.

— Voilà, murmure-t-il. Tu acceptes ta condition. Tu es une dette ambulante.

Il plaque son corps contre le mien, m'épingleant contre le verre. Le contraste est violent : la froideur de la paroi dans mon dos, la chaleur prédatrice de sa poitrine contre mes seins. Il immobilise mes poignets au-dessus de ma tête. Sa main libre glisse sur mon ventre, sous le tissu léger de ma robe de soie qui ne sert plus que de linceul à ma dignité. Ses doigts trouvent ma cuisse, remontant avec une lenteur calculée.

— Ton corps est d'accord avec le prix de la transaction, siffle-t-il alors qu'il écarte mes jambes avec son genou.

Il ne cherche pas mon plaisir, il cherche ma rupture. Je mords ma lèvre jusqu'au sang. Le goût métallique de l'hémoglobine envahit ma bouche.

— Tu n'es qu'une machine, Adrian, je crache entre mes dents.

Ses yeux brûlent d'une intensité psychopathique. Il saisit mes cheveux à la racine,

tirant ma tête en arrière avec une violence qui m'arrache un cri.

— Les machines suivent des règles, Thaïs. Moi, je les crée. Si je décide que ta respiration vaut un million, c'est une réalité statistique.

Il me lâche et je glisse au sol. Il se redresse, rajustant sa veste.

— Ta session de punition vient de coûter à ta famille leur collection de tableaux de maître.

Il se détourne. Avant qu'il ne franchisse la porte, je hurle :

— Pourquoi moi ?

— Parce que tu es la seule variable que je n'avais pas encore résolue. Et je n'aime pas les inconnues dans mes équations.

La paroi glisse. Je suis de nouveau seule. Le bleu revient, plus vif. Le compteur affiche 172 890. Je m'allonge sur la pierre impitoyable, le visage collé contre la surface. Je compte mes inspirations. Chaque cycle est une trahison, une ruine lente.

Soudain, la lumière clignote. "PROTOCOLE DE RUPTURE : PHASE 2 ENGAGÉE." La température chute brutalement. Mon souffle devient une vapeur blanche. Je me recroqueville, mais le froid est chirurgical, il s'insinue sous ma peau comme une pourriture invisible. Je sens mes muscles trembler. C'est une autre variable qu'il enregistre.

La porte s'ouvre à nouveau. Adrian revient, tenant un boîtier en aluminium. Il s'approche et en sort un cercle de titane d'une finesse extrême, surmonté d'une diode bleue.

— Lève-toi.

Il m'oblige à dénuder mon cou. Le clic du collier derrière ma nuque est définitif. Le métal froid mord ma peau, mais la diode dégage une chaleur pulsatile, une vibration de basse fréquence qui se synchronise avec mes artères. C'est une laisse numérique, un lien permanent entre ma moelle osseuse et son ordinateur.

— Synchronisation en cours, murmure-t-il.

Il me soulève et me plaque de nouveau contre le verre. Ses mains s'enroulent autour de ma gorge, le pouce pressant le capteur du collier. Il entre en moi d'un coup, profond, total. La sensation est amplifiée par le dispositif, une onde de choc électrique qui transforme la douleur en une extase synthétique.

— Regarde le chiffre, Thaïs !

\*173 050... 173 200...\*

Le rythme est sauvage. Il me cogne contre la paroi, un bruit sourd qui ponctue le bourdonnement des serveurs. Je vois des pixels, des flashes bleus. Je ne suis plus une femme. Je suis un flux de données. Je sens mes larmes couler, chaudes, sur mes joues glacées alors que l'orgasme me frappe comme un crash système.

Il me dépose sur le sol avec une froideur déconcertante et rajuste son costume.

— Une séance coûteuse, observe-t-il. Mais le rendement est satisfaisant. Ton taux de conformité augmente.

Il sort. Le verrou claque. Je reste prostrée, sentant le froid reprendre ses droits, grignotant la chaleur résiduelle de son passage. Je regarde le plafond. Je suis le sujet 0-17. Ma chair est marquée, mon identité est cryptée, et le silence de la Défense est

mon nouveau linceul.

Je respire. 173 210.

L'enfer est un algorithme, et j'ai commencé à en apprendre le langage.

# Chapitre 7

## L'Archive Fantôme

Le ronronnement des serveurs est une prière mécanique, un mantra de silicium qui vibre jusque dans la plante de mes pieds nus. Ici, dans le saint des saints d'Adrian, au quarante-deuxième étage de la tour de verre qui lui sert de crâne, l'air est si pur qu'il en devient abrasif. Ça sent l'ozone, le métal poli et le vide. Une atmosphère de salle d'opération où l'on n'opérerait pas des corps, mais des consciences. Mes doigts survolent le clavier de sa console privée. Le verre de l'écran reflète mon visage : une ombre pâle, les traits tirés, l'iris dilaté par l'adrénaline. Je suis une intruse dans sa perfection binaire. Une erreur système qu'il a épousée pour mieux la corriger.

\*Massacre\_1994.\*

Le dossier est là. Isolé. Chiffré derrière une triple couche de protocoles AES-256 que j'ai mis trois semaines à contourner, bit par bit, souffle après souffle. Mon cœur cogne contre mes côtes comme un animal en cage. Je clique. La barre de progression du déchiffrement avance avec une lenteur de supplice. 12%... 15%... Je sens la présence de la Clause 17, cette chaîne invisible enroulée autour de ma gorge depuis notre mariage. Je suis sa propriété. Un actif financier. Un objet dont il peut disposer pour apaiser ses démons.

Soudain, l'écran flashe. Un vert émeraude, violent, chirurgical. Le dossier s'ouvre. Ce ne sont pas des graphiques boursiers. Ce sont des images. Des scans de photographies argentiques, granuleuses, saturées d'un rouge organique, épais, qui semble couler hors des pixels pour souiller le bureau d'acier. Un salon bourgeois, dévasté. Des murs de papier peint fleuri arrachés par des impacts de balles. Et des corps. Au milieu de ce charnier, un enfant. Un petit garçon en costume sombre, assis bien droit sur une

chaise, les mains posées à plat sur ses genoux. Ses vêtements sont maculés, ses joues sont zébrées de traînées sombres. L'enfant sur la photo n'a pas peur. Il regarde l'objectif avec une fixité prédatrice. C'est Adrian. À dix ans, il ne pleurerait pas ses morts. Il les comptait.

« Tu cherches la source de la faille, Thaïs ? »

La voix claque comme un fouet. Adrian est là, sur le seuil. Il ne fait jamais de bruit ; il se déplace comme un algorithme furtif.

— Adrian... je...

— Ne mens pas. Le mensonge est une déperdition d'énergie.

Il s'avance. Chaque pas sur le marbre résonne dans mon ventre. Il réduit la distance, son ombre m'écrasant contre l'écran où l'image du massacre brille encore. L'odeur de son parfum — santal, fer et pluie — m'envahit. Il s'arrête juste derrière moi. Sa main se pose sur le dossier de ma chaise, l'autre vient s'appuyer sur le bureau, m'emprisonnant.

— Tu as ouvert la boîte de Pandore, murmure-t-il contre mon oreille. Sais-tu ce qu'on trouve au fond ? Ce n'est pas l'espoir. C'est la structure. Ce jour-là, la symétrie de mon monde a été brisée. J'ai passé vingt ans à construire ces systèmes pour m'assurer que plus jamais une seule goutte de liquide biologique ne vienne tacher le tapis sans que j'aie décidé de son débit.

Sa main se loge dans ma nuque. Ses doigts sont frais, mais leur pression est implacable.

— Agenouille-toi, Thaïs.

L'ordre tombe, sec, sans appel. C'est l'exécution du contrat. Je lutte, mais l'atmosphère

de la pièce, ce mélange de haute technologie et de traumatisme sanglant, me paralyse. Ses doigts se resserrent sur ma nuque. Je glisse de la chaise. Mes genoux rencontrent le marbre froid. La sensation est brutale, un choc thermique qui me remonte jusqu'à la colonne vertébrale. Je suis là, au milieu des serveurs, aux pieds de l'homme qui a transformé son deuil en empire financier. Adrian s'assoit sur le bord du bureau, dominant ma position.

— Regarde-moi. Tu as vu le sang. Maintenant, tu vas m'aider à le contenir. Tu es ma variable aléatoire domestiquée. Une femme brisée pour un homme qui ne tolère aucune fissure. Ton père t'a vendue pour sauver son honneur. Moi, je t'ai achetée pour sauver ma raison. Chaque fois que tu m'obéis, tu renforces la digue. Tu empêches 1994 de recommencer.

Il lâche mon menton. La tension retombe, me laissant vide et tremblante sur le sol.

— Nettoie cet écran. Ferme ces dossiers. Le dîner est à vingt heures. Sois vêtue de blanc. Je veux de la pureté ce soir. Le rouge m'a assez fatigué.

La porte se referme. Je reste seule, à genoux. Je réalise avec une horreur glacée que je ne cherche plus seulement à détruire son système. Je suis une mouche prise dans une toile de fibre optique. Je me relève péniblement. \*Exit. Log out. Purge cache.\*

Une heure plus tard, dans ma suite, je contemple la robe sur le lit. Un morceau de soie blanche, si fine qu'elle semble liquide. Pour Adrian, le blanc n'est pas la pureté, c'est l'absence de données. C'est la page vierge sur laquelle il écrit ses protocoles. C'est mon linceul. Je glisse la soie sur ma peau. Le contact est électrique, froid. Elle ne cache rien. Elle souligne chaque frisson. Je me sens exposée, vulnérable, comme un serveur dont on aurait abattu les pare-feu.

La salle du conseil d'administration est un aquarium de verre fumé suspendu au-dessus du vide de La Défense. À l'intérieur, l'air est saturé d'une tension

électrostatique. Ils sont sept, les nœuds du réseau Keller, discutant de rendements et de protocoles. Adrian est assis en bout de table, une tour d'obsidienne. Il ne lève pas les yeux quand j'entre.

— Tu es en retard de cent vingt secondes, Thaïs.

Je m'approche. Il pose sa main sur ma hanche. Ses doigts se referment avec une force qui frôle la contusion. C'est un marquage devant ces gens qui pèsent des milliards. Le dîner commence. On nous sert des textures minimalistes, cliniques. Sous la nappe de lin blanc, la main d'Adrian remonte le long de ma cuisse. C'est une intrusion brutale, une rupture de la tension polie. Ses doigts se glissent sous l'ourlet de la soie, trouvant ma peau nue. Je verrouille mes muscles. Il continue de parler de cryptographie asymétrique tandis que ses doigts explorent mon intimité avec une lenteur méthodique.

— La Clause 17, murmure-t-il alors qu'un administrateur détaille un graphique, l'intégrité du système dépend de la résistance de ses composants.

Il appuie. Fort. Une décharge électrique traverse ma colonne vertébrale. Mes doigts se crispent sur l'acajou. Je sens l'humidité traîtresse, cette preuve que mon corps accepte son code source. Une fois le conseil ajourné, les administrateurs s'éclipsent. Nous restons seuls. Adrian s'approche de la baie vitrée. Il me tourne le dos.

— Tu as vu le dossier, n'est-ce pas ? Massacre\_1994.

— J'ai vu un homme qui a peur du désordre, je réponds. J'ai vu quelqu'un qui pense que s'il peut chiffrer le monde, les fantômes cesseront de crier.

Il se retourne. Sa main saisit ma gorge. Ses yeux sont des incendies froids.

— Le désordre est la seule réalité. Toi, tu es la faille zéro-day. Celle que je n'avais pas prévue. Dis-moi, veux-tu être supprimée ? Ou veux-tu être intégrée au noyau ?

Il me soulève et me dépose brutalement sur la table du conseil. Les verres de cristal tintent, l'un d'eux explose au sol. La pierre est une morsure. Le marbre de Carrare pompe la moindre calorie de ma peau. Il ne retire pas sa veste. Il ne déboutonne rien d'autre que le nécessaire, gardant son armure alors qu'il me dépouille de la mienne. La soie blanche est relevée, m'exposant totalement à la lumière crue des néons bleus.

— Regarde les écrans, Thaïs. Regarde le ledger. Chaque fois que ton cœur s'accélère, je le vois. Tu es le moteur de ce système. Ton plaisir est mon profit.

Il entre en moi avec une violence calculée, une poussée qui me coupe le souffle. La douleur est un personnage à part entière dans cette pièce, une ligne de code rouge qui sature mes nerfs. La dureté de l'acajou contre ma colonne vertébrale est un rappel sensoriel de mon statut : je suis un actif sur un bureau. Chaque coup de boutoir est une transaction. Je regarde les écrans. Les courbes de croissance s'affolent au rythme de nos corps. C'est l'étreinte du sang et du silicium.

L'orgasme me frappe comme un court-circuit. Adrian se retire, rajuste ses vêtements avec une précision effrayante. Son masque est revenu. Impeccable.

— Prépare-toi. La bourse de Tokyo ouvre dans trois heures.

Il sort. Je reste seule sur le marbre froid, la soie souillée entre mes doigts. Je me relève, le corps vibrant de son obsession. Je retourne à ma suite, mais au lieu de dormir, j'insère la clé USB que j'ai réussi à subtiliser lors de notre première confrontation dans les serveurs. Je déchiffre les derniers fichiers.

\*Delcourt. 1994. Transfert de fonds occulte vers Keller & Fils.\*

Mon père. Mon propre père était là. Il n'a pas seulement vendu sa fille aujourd'hui ; il a participé à la création du monstre il y a vingt ans pour éponger ses propres dettes.

La Clause 17 est le paiement final d'une transaction qui a commencé avant ma naissance. Adrian entre dans la pièce. Il voit l'ordinateur ouvert. Il s'approche et pose ses mains sur mes cuisses, là où les marques violacées de ses doigts commencent à fleurir.

— Tu sais, maintenant. Ton père pensait que le sang s'effacerait. Il a eu tort. Le code se souvient de tout. Et maintenant, tu es le dernier bit qui manque à mon équation.

Il me soulève et m'assoit sur le rebord du lavabo. Ses dents mordillent ma clavicule. Sa domination est devenue existentielle.

— Infecte-moi, Thaïs. Corromps mon système. Mais n'oublie jamais qui a écrit le code de ta propre destruction.

Je plonge mes doigts dans ses cheveux, le tirant en arrière pour le forcer à voir le vide dans mes yeux. Je ne suis plus une victime. Je suis l'interface. Je saisis sa mâchoire, le goût du fer et du désespoir entre nous. Le contrat est gravé dans l'architecture de nos âmes. Je vais savourer chaque seconde de notre chute. Adrian Keller n'est pas le maître du système. Il en est l'esclave. Et je vais infecter tout son empire.

# Chapitre 8

## L'Algorithme de Vengeance

L'air dans la salle des serveurs n'était pas fait pour les poumons humains. C'était un mélange d'ozone purifié et d'azote, une atmosphère à zéro pour cent d'humidité qui asséchait mes lèvres jusqu'à les faire craquer. Ici, au quarantième étage de la tour Keller, le silence n'existait pas. Il était remplacé par un bourdonnement basse fréquence, le cri monolithique de milliers de processeurs qui moulinaient des destins cryptés. La lumière bleue des LED balayait mon visage comme un scanner médical. Rythmique. Incessant.

Mes doigts tremblaient sur la console. J'avais dérobé la clé physique dans le coffre de son bureau pendant qu'il dormait de ce sommeil de prédateur, immobile et terrifiant.

\*Accès autorisé. Protocole Justice\_Retributive\_V.20 activé.\*

L'écran n'affichait pas des chiffres, mais des cadavres. Des photos de scènes de crime en noir et blanc, d'une violence chirurgicale. Une villa, des draps ensanglantés qui paraissaient noirs sous la lumière artificielle. Et cette ligne, isolée en haut du rapport : « Non-lieu prononcé par le Juge Marc Delcourt. Dossier classé. »

Mon père. Il n'avait pas simplement contracté une dette financière. Il avait enterré le massacre de la famille d'Adrian pour prix de sa carrière.

Une main glacée se posa sur ma nuque. Je ne l'avais pas entendu approcher ; Adrian était l'absence de bruit, l'ombre portée sur ma vie. Ses doigts ne se refermèrent pas sur ma gorge ; ils suivirent la ligne de mes vertèbres avec une précision de scalpel.

— Tu as une mauvaise syntaxe, Thaïs, murmura-t-il.

Sa voix était un frisson de métal brossé. Il était si proche que je sentais la chaleur de son corps traverser ma robe, une chaleur en contradiction totale avec le froid polaire de la pièce. Son parfum — ambre gris et encre fraîche — déclenchait cette nausée familière que je ne pouvais plus dissocier du désir.

Il me fit pivoter d'un coup sec. Je me retrouvai entre ses jambes, prisonnière. Ses yeux étaient deux fentes de mercure. Il ne me regardait pas comme une femme, mais comme une équation enfin résolue.

— Tu n'es pas mon épouse. Tu es la Clause 17 incarnée. Le ledger où je vais inscrire chaque jour le prix de sa trahison.

Ses doigts quittèrent ma nuque pour saisir mon menton, son pouce écrasant ma lèvre inférieure contre mes dents jusqu'au goût métallique du sang. Brutalement, il déchira l'épaule de ma robe. Le bruit du tissu qui cède fut comme un coup de feu. L'air glacé mordit ma peau, me faisant tressaillir. Ses mains, expertes, s'emparèrent de ma taille pour m'asseoir sur le rebord métallique de la console. Le contact de l'acier contre mes cuisses nues me fit lâcher un cri étouffé.

— Regarde, ordonna-t-il en activant les projections holographiques.

Les images du massacre flottèrent autour de nous, projetant des reflets de sang dématérialisé sur ma peau blanche. Il s'insinua entre mes jambes, m'ouvrant avec une autorité qui ne souffrait aucune résistance. Je sentais la puissance de son obsession, cette folie binaire qui le poussait à vouloir tout dompter. Ses mains remontèrent le long de mes jambes, une ascension lente, torturante.

Je fermai les yeux, rejetant la tête en arrière contre les écrans, mais il me força à voir. Une image de sang se reflétait directement sur mon ventre alors qu'il me prenait avec

une possession sauvage. La froideur chirurgicale de la technologie et la chaleur brutale de son corps créaient une distorsion sensorielle insupportable. Je détestais l'homme qu'il était, mais alors qu'il s'emparait de ma bouche avec une fureur qui n'avait rien de romantique, mon corps trahit ma volonté. Mes doigts se crispèrent sur ses épaules, griffant le tissu coûteux de son costume.

— Dis-le, exigea-t-il, son souffle court contre mon sternum. Dis que tu n'es qu'un instrument.

— Je suis... ton instrument, murmurai-je, les larmes brûlant mes paupières.

Un éclair de satisfaction pure traversa son regard. Ce n'était pas de l'amour, c'était le triomphe du programmeur devant un code qui s'exécute enfin.

Une heure plus tard, le linceul de l'ozone avait laissé place au luxe oppressant de notre suite. Je me préparai mécaniquement, revêtant la robe de Givenchy choisie par lui — un fourreau de soie noire, une prison liquide qui soulignait chaque stigmate invisible de l'heure précédente. Adrian boucla lui-même le collier de diamants noirs à mon cou. Une laisse de haute couture.

Le dîner chez mes parents fut une exécution feutrée. Mon père, le Juge Delcourt, affichait un sourire de façade qui s'effrita dès qu'Adrian prit la parole. Il ne criait pas. Il laissait le silence s'installer, faisant rouler le vin noir dans son cristal avec la patience d'un bourreau vérifiant le tranchant de sa lame.

— Juge Delcourt, dit Adrian d'une voix dont la politesse était une insulte. Thaïs est devenue une pièce maîtresse de mon architecture. Elle porte très bien le poids de vos silences passés.

Mon père blêmit. Il regarda mes bras, là où les marques de doigts d'Adrian commençaient à bleuir sous la lumière des lustres. Il comprit que chaque caresse que

j'endurais était une rature sur son honneur. Il ne dit rien. Sa lâcheté était le dernier clou de mon cercueil.

— Tu savais, articulai-je à l'adresse de mon père, ma voix vibrant d'une rage froide. Tu m'as vendue pour que tes dossiers restent classés.

Il baissa les yeux vers son assiette, incapable de soutenir mon regard. Adrian posa sa main sur ma nuque, une prise possessive devant les témoins de ma chute.

— Ne le blâme pas, Thaïs. Il a simplement choisi la survie. Mais la survie a un prix, et c'est toi qui l'acquittes.

De retour à la Tour Keller, dans l'obscurité de la limousine, la tension ne retomba pas. Elle se mua en une électricité visqueuse. Adrian me fixa, ses pupilles dévorant ses iris.

— Tu as vu leur peur ? Ils t'ont abandonnée. Tu n'as plus personne, à part le monstre qui te possède.

— Je te hais, soufflai-je contre ses lèvres.

— La haine est une excellente conductrice, répondit-il en me traînant vers l'ascenseur. Elle te rendra plus réceptive à ce qui va suivre.

Une fois dans le penthouse, il me poussa contre la baie vitrée surplombant Paris. Le froid du verre contre mes seins, la chaleur de son torse contre mon dos nu. Il n'y avait plus de calcul, plus de blockchain, seulement l'urgence animale de sa vengeance. Il me prit debout, face à la ville, sa main serrée sur ma gorge pour m'ancrer dans la réalité de ma déchéance. Je fixais mon reflet dans la vitre : une silhouette brisée dans une robe de soie, possédée par une ombre sans pitié.

Dans ce chaos de sensations, je compris enfin. Le syndrome de Stockholm n'était pas un mythe, c'était une nécessité biologique. Pour survivre à Adrian Keller, je ne pouvais plus rester une victime. Je devais devenir la faille dans son système.

— Tu m'appartiens, haleta-t-il, marquant ma chair de ses ongles. Dans chaque goutte de ton sang.

— Je suis à toi, acquiesçai-je, mais mon esprit restait froid, tapi dans l'ombre de mon plaisir involontaire.

Alors qu'il s'effondrait contre moi, son poids m'écrasant contre le verre, je regardai les diodes bleues des serveurs clignoter au loin. Le système était verrouillé. Mais chaque système a une faille. Adrian Keller croyait m'avoir formatée, mais il venait de me donner les clés de son propre enfer. Je n'étais plus une variable. J'étais le virus.

# Chapitre 9

## Tension de Flux

L'air ici n'est pas fait pour les poumons humains. C'est un mélange stérile d'ozone, de poussière ionisée et de cette chaleur sèche, presque électrique, qui émane des milliers de processeurs recrachant leurs algorithmes. On appelle ça le « Bunker », mais pour moi, c'est une cathédrale de métal dédiée au culte du chiffre.

Le bruit est une marée constante. Soixante décibels de ventilateurs tournant à plein régime, un sifflement mécanique qui s'infiltré sous la peau, s'alignant de force sur mon rythme cardiaque. Le sol, une grille d'acier surélevée, vibre imperceptiblement. Je sens cette vibration remonter dans mes chevilles, dans mes genoux, jusqu'à ma colonne vertébrale.

Adrian est à dix mètres de moi. Il ne m'a pas entendue entrer, ou s'il l'a fait, il feint l'ignorance avec cette arrogance glaciale qui lui sert d'armure. Il est debout devant un écran de contrôle holographique, les bras croisés. Sa silhouette se découpe dans la lumière bleu cobalt des baies de serveurs. Il ressemble à un bug dans son propre système : trop parfait, trop immobile pour être réel.

Ma main se crispe sur la clé physique que je cache dans ma paume. Le métal froid me brûle. C'est une intrusion. Un péché capital dans son monde de blocs et de hashes.

— Tu as mis trois minutes de plus que d'habitude pour sortir de la chambre, Thaïs.

Sa voix ne s'élève pas, mais elle perce le vacarme comme un scalpel. Il ne se retourne pas. Il sait. Toujours.

— Le protocole de la Clause 17 prévoit un accès restreint, Adrian. Mais il ne dit rien sur les transactions fantômes qui transitent par le nœud 04.

Le silence qui suit est plus assourdissant que le sifflement des machines. Je vois ses épaules se tendre, un millimètre de mouvement, mais pour moi, c'est une explosion. Je viens de hacker son sanctuaire mental.

Il se retourne lentement. Ses yeux sont deux fentes d'obsidienne. Dans ce décor de haute technologie, il ressemble à un prédateur préhistorique égaré dans le futur.

— Tu as fouillé dans le ledger racine, murmure-t-il.

Ce n'est pas une question. C'est une condamnation. Il s'avance. Son pas est lent, mesuré. L'air devient plus dense. L'odeur métallique de l'électricité statique m'envahit les narines, me donne le vertige.

— J'ai trouvé plus que ça, je lance, ma voix tremblant juste assez pour qu'il le remarque. J'ai trouvé les ordres de transfert vers les comptes offshore de mon père. Tu ne m'as pas épousée pour éponger sa dette, Adrian. Tu l'as créée. Tu as orchestré sa ruine pour que je devienne ton actif.

Je lève la clé entre nous comme un bouclier.

— Si je connecte ceci au réseau, ton chiffrement s'effondre. Tu perdras tout. Le château de verre, les serveurs, et moi. Surtout moi.

Il s'arrête à deux pas. Je peux sentir la chaleur qui émane de son corps, une fournaise sous son costume de laine froide. Son visage est d'une sérénité terrifiante. C'est le calme de l'œil du cyclone.

— Tu es une erreur de code, dit-il d'une voix presque caressante. Un glitch que

j'aurais dû corriger dès le premier jour.

— Alors corrige-moi. Ou laisse-moi partir.

Je fais un pas de côté, mais il est plus rapide. Sa main se referme sur mon poignet comme une mâchoire d'acier. Le choc électrique me remonte jusqu'à la racine des dents. Il me tire vers lui avec une force brutale.

— Lâche-moi !

Ma protestation meurt dans ma gorge. Dans un mouvement fluide, il me plaque contre l'une des colonnes de serveurs. L'impact me coupe le souffle. Le métal est brûlant à travers le tissu fin de ma robe. Les ventilateurs hurlent juste derrière ma tête, crachant un air brûlant qui plaque mes cheveux contre mes tempes trempées de sueur.

Il écrase son corps contre le mien. C'est une collision de deux mondes : le froid de ma terreur et la chaleur suffocante de sa domination. Ses mains encadrent mon visage, ses paumes s'appuyant sur le rack vibrant. Je suis prise au piège.

— Tu veux la liberté ? souffle-t-il contre mes lèvres. La liberté n'existe pas ici, Thais. Il n'y a que des nœuds et des liens. Et tu es le lien le plus précieux que je possède.

— Je ne suis pas un objet...

— Tu es exactement ce que j'ai décidé que tu serais.

Il resserre son emprise. Son genou s'insinue entre mes jambes, relevant sauvagement la soie de ma robe. Le contraste est insupportable : la morsure du métal sur mon dos, la pression de son corps, la vibration des machines qui semble vouloir disloquer mes os. Je sens la clé glisser de mes doigts, tomber sur la grille du sol avec un tintement

métallique dérisoire. Perdue.

— Tu as osé entrer dans mes secrets, continue-t-il, sa voix devenant un grognement sourd qui résonne dans ma poitrine. Sais-tu ce qu'on fait à un malware qui menace le système ?

Sa main quitte le serveur pour descendre lentement le long de mon cou, ses doigts s'attardant sur ma carotide où mon pouls bat à une cadence frénétique. Il appuie juste assez pour que je sente la fragilité de ma propre vie. C'est une menace de mort, pure et simple. Et pourtant, au fond de mon ventre, une chaleur traîtresse, toxique, commence à se propager. Mon corps me trahit.

— On l'isole, murmure-t-il en penchant la tête pour mordre le lobe de mon oreille. On le soumet jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'une extension de la volonté du maître. Chaque seconde de silence que tu m'as volée, Thaïs, je vais la récupérer sur ta peau.

Il saisit mon menton, me forçant à le regarder. Ses yeux brûlent d'une faim primitive qui déchire son masque de perfection. Il presse son bassin contre le mien, une rupture brutale de toute décence. Je sens sa dureté, son désir sombre qui se moque de mes découvertes. L'air est devenu irrespirable, saturé de l'odeur de nos corps en lutte et de l'ozone.

— Dis-le, ordonne-t-il, ses lèvres frôlant les miennes, m'affamant de ce contact alors qu'il me broie. Dis que tu m'appartiens. Dis que le ledger est clos.

— Jamais...

Il sourit, un sourire de prédateur. Il fait glisser sa main plus bas, sous la soie, ses doigts trouvant la peau nue de ma cuisse avec une possession chirurgicale. Je frémis.

— Ton corps ment, Thaïs. Tes capteurs sont à bout. Tu surchauffes.

Il me soulève, me plaquant plus haut contre le serveur. Mes jambes s'enroulent instinctivement autour de ses hanches. Le métal brûlant est maintenant contre mes cuisses nues, une agression thermique qui me tire un cri de surprise. Il plonge sa main dans l'échancrure de ma robe, saisissant ma chair.

— Tu veux être traitée comme un actif ? Très bien. Commençons par l'audit.

Ses lèvres s'écrasent sur les miennes. Ce n'est pas un baiser, c'est une invasion. Il goûte à ma haine, à ma sueur. Je réponds avec la même fureur, mes dents rencontrant les siennes. Autour de nous, les serveurs continuent de générer des fortunes virtuelles dans un silence électrique. Mais ici, seule compte la friction de nos corps et la certitude que nous brûlons nos circuits.

Il me lâche brusquement, me laissant glisser le long du serveur. Mes pieds touchent le sol avec lourdeur. Il rajuste sa veste, son visage reprenant instantanément son masque de marbre.

— La Clause 17 commence ce soir. Tu seras à mon bras pour la réception. Soumise. Parfaite.

Il ramasse la clé USB au sol et la broie entre ses doigts avec une force inhumaine. Le plastique craque. Ma seule arme n'est plus qu'une poussière de silicium.

— On n'en a pas fini, Adrian, je murmure alors qu'il sort.

\*\*\*

Vingt heures. La suite nuptiale de l'hôtel particulier ressemble à une salle de préparation opératoire. Adrian a fait livrer une boîte en laque noire. À l'intérieur, un fourreau de jais qui semble absorber la lumière.

Je me tiens nue devant le miroir, observant les marques rouges sur mes omoplates. Le reflet d'Adrian apparaît derrière le mien. Il a déjà passé son smoking. Ses yeux gris scannent mon corps comme s'il vérifiait l'intégrité d'un serveur.

— Habille-toi, Thais. Le protocole ne tolère aucun retard.

Il sort un objet de sa poche. Un cercle de titane brossé, d'une finesse extrême, surmonté d'une minuscule diode bleue. Un collier.

— C'est un capteur biométrique relié à mon interface, explique-t-il en le plaçant autour de mon cou. Il mesure ton cœur, ta sueur, ton cortisol. Si tu mens, je le saurai. Si tu t'éloignes de plus de cinq mètres, le verrouillage se resserre.

Le clic du fermoir est un arrêt de mort. Le métal est froid, d'un froid qui semble pomper la chaleur de ma carotide. Je sens le titane devenir tiède au contact de ma peau, fusionnant avec ma chair. Le poids de l'objet modifie ma façon de porter la tête, m'obligeant à une droiture forcée, une fierté d'esclave.

Il me saisit par la mâchoire. Son pouce écrase ma lèvre inférieure.

— Tu as voulu jouer avec le feu dans la salle des machines. Voici la réponse du système. Tu es magnifique dans ta défaite.

\*\*\*

La réception se tient dans l'atrium de verre de la Fondation Keller, à La Défense. C'est une cathédrale de lumière artificielle où se presse le gratin de la finance. L'odeur est celle du champagne millésimé et des parfums de synthèse.

Adrian marche d'un pas assuré, sa main fermement verrouillée sur mon coude.

Chaque contact est un rappel de la chaîne invisible. Sous la soie, je sens le capteur. Il pulse. Une pulsation lente, régulière, indexée sur son propre rythme cardiaque. Je sens son cœur battre contre ma gorge.

— Souris, Thaïs. On nous observe.

— Tu as peur, Adrian, dis-je très bas. Tu as si peur que je m'échappe que tu as besoin de monitorer mon sang.

Ses doigts se crispent sur ma hanche. Il m'entraîne vers le centre de la salle, sur un podium en verre surplombant une fosse remplie d'écrans affichant les transactions du Ledger en temps réel. Des cascades de chiffres défilent.

— Messieurs, dames, commence Adrian, sa voix amplifiée. Ce soir, nous lançons un monde où l'aléa n'existe plus. Et pour prouver l'infailibilité de mon système, je vais lier l'exécution du bloc genèse à l'être qui m'est le plus cher.

Il prend ma main. Sa paume est sèche.

— Le contrat intelligent qui régit cette monnaie est indexé sur les constantes vitales de ma femme. Si elle tente de rompre le lien, les fonds se verrouillent.

Il m'a transformée en otage numérique. Ma vie est la garantie de sa fortune. Alors qu'il s'apprête à presser son pouce sur le scanner, je me rapproche. Mes lèvres effleurent sa joue.

— Si je meurs ce soir, Adrian, ton empire s'effondre avec moi. Tu viens de me donner l'arme que je cherchais.

Il s'immobilise. Pendant une fraction de seconde, il hésite. Puis il sourit. Un sourire de loup.

— J'ai toujours voulu mourir par ce que j'ai créé de plus parfait.

Il presse son pouce. Le scanner émet un bip. Les écrans virent au blanc pur. Le Ledger est lancé. Je sens une onde de choc parcourir le titane à mon cou. Une vibration haute fréquence qui se propage dans mon cerveau. Le monde vacille. Adrian me rattrape, m'écrasant contre son torse devant les caméras.

— Bienvenue dans le système, Thaïs, murmure-t-il alors que l'obscurité m'envahit. Maintenant, la mise à jour est terminée.

Le dernier son que j'entends est le cri strident d'un serveur qui sature. Un cri qui ressemble étrangement au mien.

# Chapitre 10

## Corruption du Signal

Le bourdonnement des serveurs est une nappe phonique qui sature l'espace, une vibration basse fréquence qui s'infiltré dans mes os, jusque dans la pulpe de mes doigts. Ici, dans le cœur névralgique du domaine Keller, la température stagne à douze degrés. C'est un froid sec, chirurgical, qui cristallise la sueur dans mon cou. L'air sent l'ozone et le métal chauffé. C'est l'odeur de la puissance dématérialisée.

Je tiens la clé.

C'est un petit objet de titane noir, tiède contre ma paume glacée. Le "cheval de Troie" de Lucan. Il m'a promis l'effacement. La fin de la dette de mon père. La liberté. Mais la liberté a un goût de cuivre et de peur.

Mes yeux scannent les baies de serveurs qui s'alignent comme des monolithes d'ébène. Adrian dit souvent que le monde n'est qu'une suite de signaux. En ce moment, je suis le bruit. Je suis l'erreur système. Je m'approche de la console centrale. C'est ici qu'il me détient, classée sous le libellé « Actif stratégique – Clause 17 ». Un poids juridique et physique qui pèse sur mes épaules plus lourdement que n'importe quelle chaîne.

Je lève la main. La fente du port USB m'observe.

— La latence est le cancer de l'efficacité, Thaïs.

Sa voix est un murmure de velours sombre, juste derrière mon oreille. Je ne me retourne pas. Je ne peux pas. L'odeur de son parfum — vétiver froid et encre fraîche

— m’enveloppe déjà. Adrian ne marche pas, il se déplace comme une ombre algorithmique, sans friction.

Sa main se pose sur ma hanche. La pression est légère, mais elle possède la force d’un étau. Ses doigts longs s’ancrent dans la soie de ma robe. À travers l’étoffe, je sens la chaleur de sa paume. Une brûlure contre le froid de la salle.

— Tu es là depuis trois minutes et quatorze secondes, continue-t-il. Est-ce que tu cherches la faille, ma douce ?

— Adrian...

— Chut. Regarde les écrans.

Il se presse contre mon dos. Je sens la dureté de son torse. Il me piège entre le métal et son corps. Il ne regarde pas ma main fermée. Il regarde l’interface.

— Ce que tu vois là, c’est l’ordre pur. Les hommes mentent. Les femmes trahissent. Mais le registre, lui, ne fléchit jamais.

Il incline la tête, son nez frôlant ma joue. Je ferme les yeux. Je devrais le détester. Mais mon corps trahit ma volonté. Sous sa domination, une chaleur toxique liquéfie ma résistance. Sa main quitte ma hanche pour remonter le long de mon bras. Ses doigts effleurent ma peau, un contact électrique, hypnotique. Il s’arrête sur mon poignet. Il sent mon pouls. Cent-vingt-huit battements par minute.

— Ouvre.

Le mot est un ordre, sec comme un coup de fouet. Je serre les dents.

— Ouvre, Thaïs. Ou je devrai briser chacun de tes doigts pour voir ce que tu caches.

Je sens la menace vibrer dans sa gorge. Ce n'est pas une métaphore. Je desserre mes doigts, un par un. La clé de titane apparaît, brillant sous les néons bleutés. Un silence de mort retombe. Adrian fixe l'objet. Il lâche un petit rire sombre, sans aucune joie.

— Lucan. Utiliser un cheval de Troie de chair et d'os. Il t'a promis la liberté ?

— Oui, je souffle. Tout ce que tu m'as volé.

Sa main saisit mon menton et me force à le regarder. Ses yeux sont deux fentes de mercure.

— Personne n'est libre, Thaïs. Tu es soit la propriété d'un système, soit celle d'un homme. Laquelle de ces servitudes préfères-tu ?

Il prend ma main et guide mes doigts vers le port USB. Il veut que le geste vienne de moi.

— Si tu l'insères, tu libères le virus. Tu seras seule dans le noir. Vas-y. Détruis-moi.

C'est un point de singularité. Je vois mon visage sur l'écran — une captive qui tient l'arme de sa propre perte. Mon doigt appuie. Le clic résonne. Mais je stoppe le geste, le bras tremblant. Un sanglot sec m'échappe.

— Je ne peux pas.

— Pourquoi ? Tu me hais.

— Parce que tu as raison, espèce de monstre. Si je te détruis, je ne suis pas libre. Je ne sais plus où je finis et où tu commences.

Ses mains encadrent ma mâchoire avec une possession brutale. Ses pouces écrasent mes lèvres.

— C'est ça, le protocole. L'intégration totale.

Il arrache la clé et la jette au sol. Puis, il me hisse sur le rebord de la console. Les écrans affichent des alertes rouges : « Tentative d'intrusion détectée ». Il s'en moque. Il écarte mes jambes, ses mains déchirant presque mes bas. Sa bouche s'écrase sur la mienne. Un baiser de guerre.

L'ozone se mêle à l'odeur du sexe et de la sueur. Il sait exactement quels circuits stimuler. Je gémiss, la tête renversée contre les écrans froids qui clignotent en rouge. Je suis prise entre la froideur binaire des machines et la chaleur brutale de l'homme qui les domine.

Il s'insère en moi d'un coup, une pénétration brutale qui me coupe le souffle. Le choc fait vaciller les moniteurs.

— Dis-le, halète-t-il, ses mains marquant mes hanches de bleu. Dis que tu m'appartiens.

Je ne peux pas parler. La douleur et le plaisir fusionnent en une fréquence blanche. Je le griffe, je l'attire plus profondément. À cet instant, la liberté n'est qu'un signal plat. Ce qu'Adrian m'offre, c'est une tempête. Dans un dernier spasme qui fait vibrer la structure, il s'effondre contre moi tandis que les écrans affichent : **SYSTEM FAILURE.**

Le silence revient. Adrian se redresse, rajuste ses vêtements avec une précision chirurgicale. Il ramasse la clé.

— Viens. On a une guerre à gagner. Tu es ma meilleure arme.

\*\*\*

Dans la limousine, le silence est une lame. Adrian est assis en face de moi, une tablette à la main. Soudain, une vibration contre ma cuisse. Mon téléphone personnel. Trois impulsions brèves. \*Le Cheval de Troie est en place.\*

Mon cœur rate un cycle. Adrian remarque la micro-dilatation de mes pupilles. Il s'approche. Son souffle effleure l'oreille qu'il a mordue plus tôt.

— Ton pouls vient de grimper, Thaïs. Une erreur dans le flux ?

Sa main glisse sur ma cuisse. C'est une exploration méthodique. Ses doigts effleurent le dispositif dissimulé dans l'ourlet de ma lingerie. Il s'arrête.

— Tu es une variable imprévisible.

Il sort un scalpel laser de sa poche. La lame bleue crépite. Sans une once d'hésitation, il incise le tissu fin. La chaleur de la lame frôle ma peau. Je sens l'odeur du synthétique qui fond et celle, plus âcre, de ma peur. Il extrait la puce.

— Morel est devenu prévisible. Tu allais me livrer, Thaïs.

Il écrase la puce du talon. Puis, il m'oblige à m'agenouiller sur le tapis épais. Une mise en pratique brutale de la Clause 17.

— Tu vas me prouver que tu es loyale. Je vais saturer tes sens jusqu'à ce que son nom ne soit plus qu'un bruit blanc.

C'est une intrusion froide, une cadence mécanique. Il me prend avec une violence qui imite le battement d'un processeur à pleine charge. Il veut que je devienne un nœud

dans son réseau.

— Je... t'appartiens... Adrian.

Les mots sortent dans un souffle brisé. Une soumission totale. Lorsqu'il finit, il se rassoit et me regarde avec une froideur absolue.

— Demain, tu rencontreras Morel à ma place. Tu vas lui livrer un accès que j'aurai préparé. Nous allons le détruire.

\*\*\*

L'hôtel particulier est un sanctuaire de marbre. Dans la salle de bain de cristal, j'ouvre l'eau. Brûlante. Je veux qu'elle dissolve la mémoire de ses mains. Mais la porte coulisse. Adrian entre. Il n'a pas enlevé ses vêtements.

— Tu ne frottes pas assez fort.

Il me saisit le poignet. Il verse un gel au parfum de cèdre et d'acier sur une éponge rugueuse. Il commence à me décaper. Chaque mouvement est calculé pour m'effacer, pour me rendre à l'état de page blanche. L'éponge gratte ma peau rouge vif. L'agonie est exquise.

— Morel croit en la chair, murmure-t-il. Il croit que ton corps est le prix de ta liberté. Montre-lui ce qu'il veut voir. Sois brisée. Mais garde ton regard propre.

Il lâche l'éponge et me plaque contre le mur de marbre. Le contraste thermique me donne le vertige. Ses doigts glissent sur mon ventre humide, remontant vers mes seins qu'il écrase avec une brutalité qui m'arrache un cri.

— Et si je refuse ?

— Tu ne refuseras pas. Ton corps a déjà accepté le contrat.

Il me tourne vers le miroir embué.

— Regarde-toi. Mon cheval de Troie. Ma plus belle corruption.

Il sort de la douche, me laissant chancelante. Je me regarde. Je ne me reconnais pas. Mes yeux sont dilatés, habités par une ombre. Je ressemble à une proie qui a commencé à aimer l'odeur du prédateur.

Je sors et rejoins la chambre. Adrian m'attend. Il me tend une robe de mailles métalliques sombres, faite de câbles de fibre optique tressés. Je la glisse sur ma peau. Elle est lourde, froide. Une armure.

Je m'approche du miroir une dernière fois. Je ne suis plus Thaïs Delcourt. Je suis le vecteur. Le virus. Mon regard a changé : la peur a été remplacée par une lucidité coupante, une faim nouvelle. Je ne vois plus une victime, mais une arme qui a appris à aimer son tranchant.

Adrian pose sa main sur ma nuque, sentant la vibration de ma nouvelle nature.

— Initialisation terminée, dit-il.

Je fixe mon reflet et je souris. C'est un sourire que je ne possède pas, un sourire de prédateur. Le signal est propre. Le monde peut bien brûler, tant que je suis celle qui tient l'allumette binaire. Adrian pense me contrôler, mais il vient de libérer une erreur système qu'il ne pourra jamais corriger.

# Chapitre 11

## Attaque par Force Brute

Le silence de l'hôtel particulier n'était jamais vide. Il était saturé par le bourdonnement basse fréquence des serveurs, une architecture nerveuse qui vibrait jusque dans la pulpe de mes doigts. Dans cette cage de verre fumé et de marbre blanc, l'air avait le goût de l'ozone et du métal froid. C'était l'odeur du pouvoir d'Adrian Keller : une puissance dématérialisée, cryptée, invisible mais totale.

J'étais assise sur le rebord du lit king-size, les draps de soie noire glissant contre ma peau nue comme une caresse huileuse. La Clause 17 me brûlait l'esprit, une douleur sourde et pulsatile sous la peau, comme un corps étranger greffé à ma propre identité. Ce contrat de sang faisait de moi une extension de son registre de transactions, un actif financier dont il possédait chaque bit d'information.

Soudain, la fréquence changea.

Ce ne fut pas un bruit, mais une absence. Le ronronnement des ventilateurs du sous-sol s'arrêta net. Le silence devint soudainement, monstrueusement organique. Adrian, devant son mur d'écrans, se mua en une sculpture d'acier chirurgical. Le bleu électrique des moniteurs dessinait sur son visage des ombres anguleuses, presque inhumaines.

— Thaïs, dit-il. Sa voix était un code binaire de commandement. Ne bouge pas. Respire par le nez. Garde le rythme.

— Adrian ? Qu'est-ce que...

— On vient de forcer le pare-feu physique. Le périmètre est compromis. Attaque par force brute.

Le choc d'une explosion lointaine remonta le long de mes jambes, réveillant un instinct de survie que l'éducation étouffante de mon père avait tenté d'annihiler. Adrian s'approcha, ses pas ne faisant aucun bruit. Il attrapa mon visage d'une main, ses doigts pressant mes mâchoires avec une précision qui frôlait la fracture. Ses gants de cuir noir sentaient le luxe et la mort.

— Écoute-moi bien, mon actif. Mes doigts sur ton cou sont les seuls verrous qui comptent désormais. Ton passé n'est qu'une donnée corrompue que je viens d'écraser. Tu vas devenir mon ombre.

Il lâcha mon visage et récupéra un Glock noir, mat, dont le métal semblait absorber la lumière. Le clic métallique déchira le silence, aussi définitif qu'une signature. La lumière du couloir s'éteignit. Le passage en mode « Protocole Zéro ».

Il m'entraîna vers la porte dérobée. Sa poigne n'était pas celle d'un amant, mais celle d'un geôlier qui refuse de perdre son bien le plus précieux. Nous pénétrâmes dans le saint des saints. L'obscurité était zébrée par les LED clignotantes des racks. L'azote liquide circulait dans les tuyaux au-dessus de nos têtes avec un sifflement de serpent.

— Ils sont six, murmura Adrian. Des mercenaires. Ils ne cherchent pas l'argent, Thaïs. Ils cherchent à m'effacer.

Il m'arrêta, me plaquant contre le flanc froid d'un serveur. Son corps était une barre d'acier contre le mien. Je sentais la chaleur de sa peau à travers sa chemise de soie fine, contrastant avec le froid chirurgical de la pièce. Sa respiration était lente, tandis que la mienne était saccadée, emplissant l'air de petites volutes de vapeur.

— Toi, tu es la clé, Thaïs. La Clause 17 est un chiffrement biométrique. S'ils te tuent,

ils perdent tout.

Une déflagration pulvérisa les vitres du salon adjacent. Les éclats tombèrent comme une pluie de diamants. Nous descendîmes le grand escalier de marbre. En bas, trois silhouettes équipées de vision nocturne progressaient. L'un d'eux leva son arme.

— Contact !

Le temps se dilata. Adrian me fit basculer derrière un pilier de marbre et fit feu. Trois claquements secs. Le premier mercenaire s'effondra, la tête projetée en arrière. Une tache sombre s'étala instantanément sur le blanc immaculé du hall. La pureté du lieu était violée par la réalité organique du sang. Le deuxième fut touché à l'épaule et bascula par-dessus la rampe dans un fracas d'os brisés.

Adrian me saisit par les cheveux pour forcer ma tête vers le bas.

— Reste collée à moi. Ne regarde pas le sang. Regarde mes pieds.

Nous arrivâmes au sous-sol. L'odeur changea : la sueur, la poudre et la prédation. Adrian posa sa main sur le lecteur d'empreintes de la porte blindée. \*Accès refusé.\*

— Thaïs. Ta main. La Clause 17.

Il saisit mon poignet et le plaça contre le capteur. La chaleur de ma peau, mon pouls erratique, la signature de mon ADN... Le voyant passa au violet. La porte s'entrouvrit dans un soupir de gaz comprimé.

Soudain, une ombre surgit. Un homme immense se jeta sur Adrian. Le choc fut animal. Ils roulèrent au sol. Le Glock glissa à quelques mètres. Le mercenaire avait ses mains autour de la gorge d'Adrian. Le visage de mon mari devenait violacé. Ses yeux rencontrèrent les miens. Il n'y avait pas de supplication. Il y avait une attente.

Le Glock était là. Mon cœur fit un bond douloureux. Ma chance de liberté ? Si je le laissais mourir, les dettes de mon père s'éteindraient. Mais sans lui, j'étais une donnée corrompue dans un système qui ne pardonnait rien.

Je me jetai sur l'arme. Le métal était brûlant.

— Pose ça, petite, grogna le mercenaire en tournant son regard vers moi.

Je n'ai pas réfléchi. Le coup de feu partit dans un fracas assourdissant. Le recul me projeta l'épaule en arrière, une douleur fulgurante me traversant le bras. Le mercenaire s'immobilisa, un trou béant dans le cou. Le sang chaud gicla sur le visage d'Adrian.

Adrian se redressa, haletant. Il se leva et s'approcha de moi, maculé de rouge. Il posa sa main ensanglantée sur la mienne, recouvrant mes doigts sur la crosse. Je sentis le sang séché craquer entre nos mains jointes, une texture granuleuse et atroce qui scellait notre union.

— Coordination parfaite, murmura-t-il, sa voix vibrant d'une satisfaction obscure. Tu vois, Thaïs ? On ne peut pas chiffrer l'instinct de possession. Tu es à moi.

Il m'entraîna dans la salle des serveurs et referma la porte. L'obscurité était une masse solide. Il me poussa contre une console de verre, une interface holographique projetant des flux de données. Ses mains pressèrent mes épaules, ses pouces écrasant mes clavicules.

— Tu voulais savoir pourquoi toi ? Ce n'était pas pour l'argent, Thaïs. C'était pour ton ADN. Ton sang est la seule clé. Tu es la sauvegarde physique de mon empire.

Le dégoût monta en moi, mais mon corps trahissait mon esprit. Mon cœur s'accordait

au rythme de ses pulsations. Il passa ses bras de chaque côté de mon corps pour accéder au terminal, m'emprisonnant.

— Système d'extinction par gaz inerte activé, annonça une voix synthétique. Niveau d'oxygène : 0%.

De l'autre côté de la porte, les cris de guerre devinrent des râles d'étouffement. Des ongles grattèrent le titane. Ils mouraient par dizaines, asphyxiés par un algorithme que je venais de valider. Adrian saisit mon menton, me forçant à regarder les caméras.

— Ne détourne pas le regard. J'ai révoqué leur droit de respirer.

Sa main glissa vers ma gorge, serrant juste assez pour que je sente ma propre fragilité. Il me fit pivoter brutalement, me plaquant contre le bord tranchant de la console. Le métal froid me coupa les hanches. Ses mains s'insinuèrent sous les lambeaux de ma robe avec une autorité qui ignorait ma haine. Mon corps le recevait comme une mise à jour nécessaire, alors que mon esprit hurlait à l'intrusion. C'était une connectique charnelle, brute, où chaque mouvement était une conquête de territoire.

— Dis-le, exigea-t-il. Dis que tu m'appartiens.

— Je t'appartiens, murmuré-je, les mots m'écorchant la gorge comme des éclats de verre.

Il sourit, le visage à quelques millimètres du mien. La transaction était validée. Le bloc était miné. Il se retira lentement, me laissant vide, une coque évidée dont il venait d'extraire le noyau.

— Va te laver, Thaïs. Enlève cette odeur de poudre. Je ne supporte pas le désordre sur ce qui m'appartient.

Je marchai vers la suite parentale, mes pieds nus laissant des traces sur le marbre. Dans la salle de bain en quartz noir, je fixai mon reflet. Mes yeux étaient différents, saturés par la lumière bleue des serveurs. La Clause 17 n'était plus un contrat ; c'était une architecture nerveuse.

Je n'étais plus la victime du système. J'étais devenue le système lui-même, et Adrian en était l'unique administrateur. Le bourdonnement des machines reprit, plus fort, plus régulier. Le cœur de la bête battait à nouveau. Et je n'étais plus que sa respiration.

# Chapitre 12

## L'Effondrement du Ledger

Le silence de la suite penthouse n'est pas un vide, c'est une matière pressurisée par le bourdonnement électrique des serveurs qui tournent en sous-sol. Ici, au soixantième étage, l'air a le goût de l'ozone et de l'argent froid, mais ce soir, une signature olfactive étrangère corrompt l'asepsie : l'odeur du fer. Le parfum lourd du sang chaud.

Adrian est assis sur le rebord de la baignoire en marbre noir, son dos large voûté par une douleur qu'il refuse de coder dans son expression. Sa chemise en soie blanche est ruinée. Le tissu colle à son flanc gauche, une tache visqueuse s'étendant avec la régularité d'un algorithme implacable. Je reste sur le seuil, mes doigts crispés sur la poignée en verre fumé. Mon cœur cogne contre mes côtes comme un animal en cage, mais mon visage est un masque de porcelaine. C'est lui qui m'a appris cela : ne jamais laisser transparaître le code source.

— Approche, Thais.

Sa voix est un râle métallique. C'est un ordre, mais j'y perçois une harmonique de vulnérabilité qui me donne le vertige. Je fais un pas. Le sol est glacial sous mes pieds nus. Il lève les yeux vers moi ; ses iris sont des éclats d'acier dilatés par le choc. C'est la première fois que je le vois ainsi : déconnecté.

— Tu devrais appeler ton médecin privé, dis-je. Ma voix est blanche, une simple constatation technique.

— Pas de traces. Pas de ledger, murmure-t-il en serrant les dents. On ne consigne pas

une erreur de cette magnitude. Fais-le.

Il désigne la trousse chirurgicale posée sur le chrome du comptoir. Je m'approche, mes mouvements deviennent lents, presque hypnotiques. La peur a muté en une curiosité froide. Je veux voir si le sang d'un dieu de la crypto coule de la même manière que celui des mortels qu'il écrase.

— Retire ta chemise.

Dans un froissement de soie, il se dévêt. Son corps est une carte de traumatismes anciens et de perfection sculptée. Sa peau dégage une chaleur de moteur en surchauffe, une radiation qui me brûle le visage avant même que je ne le touche. Je m'agenouille entre ses jambes. La proximité est une insulte à la Clause 17 ; ce soir, le protocole est inversé.

Je saisis une compresse imbibée d'antiseptique. Lorsque le liquide brûlant entre en contact avec la chair ouverte, il ne crie pas. Il se tend, ses jointures blanchissant sur le marbre. Un grognement animal fait vibrer l'air entre nous. Je presse plus fort. Je veux qu'il sente chaque terminaison nerveuse, qu'il comprenne qu'ici, son empire ne vaut rien.

— Continue, siffle-t-il, ses yeux ancrés dans les miens.

Je prends l'aiguille courbée. Mes mains ne tremblent pas. Chaque point que je suture est un lien que je tisse. \*Entrée. Sortie. Nœud.\* Le bruit de l'aiguille perçant le derme est amplifié, un son organique, mouillé. Son souffle heurte mon front, une buée d'obsession.

— Pourquoi ne m'as-tu pas laissé mourir ? demande-t-il soudain. La dette aurait été effacée.

Je m'arrête, l'aiguille à mi-chemin. Je vois le battement frénétique d'une veine sur sa tempe.

— La mort est une sortie trop facile, Adrian. Tu n'as pas encore fini de payer.

Un sourire cruel étire ses lèvres pâles. Je reprends ma tâche, sentant la faille sous mes doigts. Sous l'acier du sociopathe, il y a la fuite de données d'un enfant brisé. Je termine le dernier point, une ligne de points noirs sur sa peau d'ivoire. Je passe une éponge humide sur ses abdominaux, un geste trop lent, une exploration interdite de sa force.

Soudain, sa main se referme sur mon poignet. Une rupture brutale.

Il me tire vers le haut, m'obligeant à me coller contre lui. Son torse nu, moite de sueur et d'antiseptique, presse ma poitrine. La pression est excessive, à la limite de la fracture.

— Tu penses avoir pris le contrôle ? murmure-t-il contre mon oreille. Tu penses que parce que tu as vu mon sang, tu possèdes mon âme ?

Sa main remonte dans mes cheveux, tirant ma tête en arrière avec une fureur contenue.

— Tu n'es qu'une ligne de code, Thaïs. Une anomalie que je vais lisser.

Il me projette brusquement sur le bureau d'ébène. Le contact du bois froid contre mes reins est un choc électrique. Les écrans autour de nous affichent des cascades de chiffres verts et rouges, illuminant notre lutte d'une lueur stroboscopique. Il s'engouffre entre mes jambes, ses mains remontant mes cuisses avec une urgence qui frise la rage. C'est une transaction forcée.

Je sens la friction brutale de son denim contre ma nudité, la douleur de sa morsure dans mon cou. Il n'y a pas d'étreinte, seulement une collision de deux désastres. Je cambre le dos, mes ongles cherchant à marquer sa chair là où elle n'est pas encore cicatrisée. Je goûte le fer de sa lèvre fendue, un mélange de sang et de soufre. La Clause 17 exige la soumission, mais ce que je lui donne est une infection.

Ses mouvements deviennent erratiques, sa blessure se remet à poindre, tachant le vernis sombre du bureau. L'homme-machine surchauffe. Au paroxysme de l'assaut, il lâche un cri de rage étouffé, s'effondrant contre moi, son front pesant sur mon épaule. L'acier a fondu.

Il s'écarte lentement, redevenant instantanément le monolithe de glace que le monde connaît. Il ramasse sa chemise ensanglantée sans un regard.

— Sors d'ici, ordonne-t-il, sa voix redevenue coupante. Oublie ce que tu as vu.

Je me redresse, remettant ma nuisette avec une dignité glaciale. Je ne dis rien. Je sors de la pièce, mes pieds laissant des traces légères sur le marbre. Dans l'obscurité du couloir, je porte mes doigts à mes lèvres, goûtant le reste de son sang sous mon ongle.

Il pense que le silence restaure l'ordre. Il se trompe. Le ledger a été modifié. La transaction a été validée. J'ai infiltré le cœur du système.

Je marche vers ma chambre, chaque pas étant une affirmation de ma nouvelle puissance. Je ne suis plus la marchandise. Je suis le bug dans la matrice d'Adrian Keller. Je me laisse glisser sur mon lit, fixant les lumières bleues de la ville. Adrian est blessé, et sous son armure de soie, il y aura désormais mes points de suture. Une partie de moi, cousue à même sa chair.

Le chapitre de la soumission est clos. Celui de la subversion commence. Adrian

Keller ne le sait pas encore, mais son système est déjà infecté. Et je vais savourer chaque seconde de son effondrement.

# Chapitre 13

## Backdoor Psychologique

Le silence dans la salle des serveurs n'est pas un vide ; c'est une pression. Ici, à trente mètres sous la dalle de la Défense, l'air est saturé d'ozone et de froid chirurgical. Un froid qui ne se contente pas de mordre la peau, mais qui semble vouloir cryogéniser les pensées, les figer dans une stase binaire. Le vrombissement des ventilateurs est un mantra, une prière mécanique adressée au dieu du profit occulte.

Je fixais l'écran de mon terminal portable, l'éclat bleu électrique se répercutant dans mes pupilles dilatées. Mes doigts survolaient le clavier avec une hésitation qui me dégoûtait. \*Pandora.exe\*. Une fois la touche « Entrée » pressée, il n'y aurait plus de retour en arrière. Pas de rédemption. Le curseur clignotait, rythmique, obsessionnel, comme le pouls d'Adrian contre ma tempe les soirs où il décide que mon corps est le seul territoire qu'il ne peut pas encore totalement cartographier.

Adrian Keller ne laisse rien au hasard. Chaque transaction est chiffrée, chaque accès biométrique. Il pensait m'avoir brisée avec la Clause 17. Cette humiliation publique, cette soumission gravée dans le marbre des contrats de mariage, n'était pour lui qu'une étape de polissage. Il voulait que je sois lisse, froide, prévisible. Un actif financier stable. Il ne se doutait pas que dans chaque seconde où mes lèvres effleuraient sa peau glacée, je cherchais la \*backdoor\*.

Et je l'avais trouvée. Adrian utilise ses constantes vitales comme germe de chiffrement pour ses cold wallets : son rythme cardiaque, sa tension, sa température. Il est sa propre clé privée. Un narcissisme technologique absolu. Pour déverrouiller ses coffres, j'avais besoin de lui. De son excitation. De ce moment précis où son contrôle vacille.

\*Schick.\*

Le frottement caractéristique d'une carte magnétique dans un lecteur brisa le bourdonnement des machines. Mon sang se glaça. J'eus à peine le temps de rabattre mon écran que la porte coulissa. Adrian était là. Il portait un costume sombre, d'une coupe si parfaite qu'elle en paraissait sculptée dans l'ombre. Ses yeux avaient la couleur de l'acier brossé sous un néon mourant. Ils balayèrent la pièce avant de se fixer sur moi avec une curiosité clinique.

— Thaïs, murmura-t-il, sa voix glissant sur l'acier des racks. Tu n'es pas à ta place.

Il s'avança. Chaque pas était une précision métronomique sur le sol technique. Il s'arrêta à quelques centimètres de moi, son odeur m'envahissant : bois de santal et cette pointe métallique, presque électrique, qui semblait émaner de sa peau. Il saisit mon menton entre son pouce et son index, une poigne ferme qui ne laissait aucune place à la négociation.

— Pourquoi tes pupilles sont-elles si dilatées ? Ton rythme cardiaque est monté à cent-dix battements dès que j'ai passé la porte. Tu es une interface dont je possède tous les codes d'accès.

Il laissa glisser sa main vers ma gorge, son pouce pressant ma carotide. C'était le moment. Le script Pandora attendait sa signature biométrique. Je posai mes mains sur son torse, sentant la dureté de ses muscles, et je le tirai vers moi, brisant la distance de sécurité qu'il aimait maintenir.

— Alors montre-moi, murmurai-je contre sa bouche. Montre-moi qu'il n'y a pas d'issue.

Sa domination se fit sauvage. Il me souleva brusquement, m'asseyant sur le rebord du

bureau en marbre qui trônait au centre de la salle. Le froid de la pierre traversa le tissu fin de ma robe, créant un contraste violent avec la chaleur prédatrice de ses mains. Il m'embrassa avec une volonté d'annihiler toute résistance, ses doigts s'égarant dans mes cheveux pour exposer ma gorge à ses dents.

\*Données biométriques cibles détectées : Rythme cardiaque 132 BPM. Pression systolique 155.\*

Le système le reconnaissait. Il pensait que c'était une session d'intimité monitorée, une de ses expériences de contrôle habituelles. Adrian descendit ses baisers le long de mon cou, marquant ma peau de rougeurs, tandis que sa main déchirait le tissu de ma robe de chambre en soie pour chercher le contact direct. Il ne cherchait pas mon plaisir, il cherchait mon abdication. Et chaque coup de boudoir contre mon col de l'utérus, alors qu'il me pénétrait sans préambule sur la pierre glacée, était une signature qu'il apposait sur ma reddition.

Je n'étais plus qu'une boucle itérative de douleur et de sensation, un programme dont il avait forcé l'arrêt. Mon corps trahissait mon esprit, s'arquant sous ses assauts avec une ferveur qui n'était pas feinte. C'était la toxicité de notre lien : cette attraction magnétique pour le monstre qui m'avait achetée.

\*97%... 100%. Transfer Complete. Backdoor closed.\*

Un frisson de triomphe sauvage me traversa. Il se recula légèrement, le front contre le mien, le souffle court. Un éclair de suspicion traversa son regard gris d'orage alors qu'il consultait sa montre connectée. Le silence revint, seulement rompu par le sifflement des ventilateurs.

— Tu as commis une erreur de protocole, dit-il d'une neutralité terrifiante.

— J'ai pris possession de mes actifs, Adrian.

Il resserra sa prise sur ma gorge, me forçant à lever le menton.

— Tu crois que l'argent te donne de la liberté ? Tu es cryptée dans ma vie, Thaïs. J'ai lancé un protocole de "Proof of Stake" inversé. Tu ne peux pas retirer un seul centime sans ma validation biométrique.

— Je n'ai pas besoin de retirer l'argent, répliquai-je en me levant, mes jambes tremblant encore. J'ai programmé un "burn" automatique. Si je ne tape pas un code toutes les douze heures, tes quatre milliards s'évaporent. Ta puissance partira en fumée numérique.

Pour la première fois, je vis une étincelle de fascination morbide dans ses yeux. Il m'aima à cet instant comme un codeur aime un bug impossible à résoudre.

— Douze heures, dit-il en passant ses doigts sur mes lèvres mordues. Fuis, si tu penses en être capable. Mais n'oublie pas : la Clause 17 n'est pas qu'un contrat. C'est un traçage biologique.

Je sortis de la tour, seule sous le ciel de suie de la Défense. L'air sentait le goudron froid. Je marchai jusqu'à l'ombre d'un chantier, loin des caméras qui étaient ses yeux. Je portai ma main à mon cou, juste sous l'oreille. Je sentis la petite bosse. Le hardware.

Je ramassai un éclat de métal, une chute d'acier aux bords tranchants comme des rasoirs. La rage froide remplaça la peur. Je n'étais pas son antenne. Je portai le métal à ma gorge. La douleur fut une ligne de feu pur, un rubis liquide tachant ma soie déchirée. Je creusai, ignorant le frisson électrique. La sensation du métal contre l'os me tira un gémissement de soulagement viscéral. Je pinçai la perle de silice et de cobalt cachée sous mon derme et je tirai.

Le petit composant électronique apparut, maculé de mon essence. Je le posai sur le

béton et l'écrasai avec une pierre lourde. Le craquement du plastique et du silicium fut le plus beau son de ma vie.

Maintenant, j'étais invisible.

Je montai dans le dernier wagon de la ligne 1. Dans les lumières blafardes du métro, je regardai mes mains couvertes de sang et de poussière. Adrian attendrait mon signal sur ses écrans, assis dans son empire de verre. Il attendrait une variable qui avait quitté l'équation. Je fermai les yeux, sentant le train s'enfoncer dans le tunnel, savourant le vide délicieux d'être enfin une erreur système qu'il ne pourrait plus jamais corriger.

# Chapitre 14

## Déconnexion forcée

Le silence n'est pas une absence de bruit. C'est une pression. Dans cette salle de serveurs du dernier étage de la tour Keller, il pèse plusieurs tonnes. L'air est saturé d'une décharge statique, une odeur de métal chauffé et de sang ferreux qui pique le fond de la gorge. C'est le parfum des fins de règne.

Adrian ne bouge pas. Sa silhouette est une ligne de granit taillée dans un costume de soie sombre. Il est le Dieu de ce système, et je viens d'en arracher le cœur. L'adrénaline se diffuse dans mes nerfs comme un acide, une ponctuation saccadée dans le ronronnement autistique des ventilateurs qui agonisent.

— L'oxydation de ta peur est encore sur le terminal, Thaïs. Je peux la sentir d'ici.

Sa voix est un murmure de velours et de glace. Il se retourne lentement. La lumière bleue des processeurs balaie ses traits, accentuant la rigidité chirurgicale de sa mâchoire. Ses yeux, d'un gris d'orage, se fixent sur les miens. Ce n'est pas de la colère ; c'est une dévotion prédatrice.

Il s'approche, brisant mon espace vital. Chaque pas est une annexion. Je recule jusqu'à ce que la vitre glacée me morde le dos. Derrière moi, Paris n'est qu'un désert de lumières indifférentes. Un néant immense. La liberté, c'est cet espace vide, ce silence sans écho qui me terrifie bien plus que l'homme qui me fait face. Dehors, la liberté est un gouffre. Ici, au moins, je suis définie.

Il plaque sa main contre le verre, juste à côté de ma tempe. Son gant de cuir grince. Un son qui fait vibrer mes tendons.

— Tu as injecté le chaos dans le ledger, murmure-t-il. Tu penses m'avoir brisé ? Tu as simplement épuré l'équation.

Il sort une clé en titane noir. Elle brille comme un stigmaté. Il ne s'embarrasse plus d'explications didactiques. Il pose simplement l'objet sur mes lèvres, le métal gelé contre ma peau fiévreuse. Ses yeux me commandent de choisir. La clé pour fuir ce luxe de marbre et devenir une ombre riche, ou la ruine à ses côtés.

Je regarde l'objet. Ma liberté a le poids de ce métal. Mais quand je plonge mes yeux dans les siens, je vois le seul miroir où j'existe encore. Sans lui, je ne serais qu'une suite de données sans propriétaire. Un dossier corrompu.

\*Ding.\*

Le choc métallique de la clé sur le sol résonne comme une sentence. Un sourire lent, presque imperceptible, étire ses lèvres. Il me saisit la gorge, pas pour m'étrangler, mais pour m'ancrer dans sa réalité. Son pouce appuie sur ma carotide, là où mon sang hurle sa défaite.

Il me soulève brusquement et me projette sur le bureau de marbre noir. Les objets de prix volent et se brisent dans l'obscurité. Il m'annexe, m'ouvrant comme un dossier corrompu avec une précision brutale qui déchire la soie de ma robe. Ses mains ne sont plus gantées ; le contact de sa peau brûlante sur mes cuisses glacées est un choc thermique qui me fait perdre tout code source.

— Tu as choisi l'enfer, Thaïs.

— Non, Adrian. J'ai choisi le propriétaire de l'enfer.

La pénétration est une rupture de système, une collision de chair et de nerfs où la

douleur se transmute en une jouissance de fin du monde. Je me cambre, mes omoplates s'enfonçant dans la pierre poussiéreuse. Le plaisir est une erreur système que je valide à chaque gémissement. Il ne me traite plus comme un actif, mais comme une extension organique de sa propre rage.

Dehors, les tours de la Défense s'éteignent une à une. Un black-out total. Nous sommes les deux derniers signaux d'un monde en faillite.

Lorsqu'il se retire enfin, l'obscurité est totale, saturée par l'odeur du marbre refroidi et de nos souffles courts. Il me traîne vers le scanner biométrique dissimulé sous le bureau. La lumière rouge du laser balaie ma rétine, scellant la dernière transaction.

"Accès accordé. Identité : [EFFACÉ]. Propriété : Keller."

Je ne suis plus Thaïs Delcourt. Je suis une donnée cryptée, un actif toxique scellé dans son coffre-fort de pierre. L'empire est en cendres, mais le trône est encore chaud de notre chute.

# Chapitre 15

## Hash Final

L'air de la salle des serveurs est une morsure à moins dix degrés. Un froid clinique, nécessaire pour empêcher les cœurs de silicium de s'embraser sous la pression des algorithmes. C'est le souffle d'un dieu de métal qui ne dort jamais. Ici, au centre névralgique de la tour Keller, le silence est un drone haute fréquence, un vrombissement qui s'insinue dans la moelle épinière jusqu'à faire vibrer les os. L'ozone pique mes narines, une odeur d'orage captif, de foudre domestiquée.

Bleu. Tout n'est que bleu. Les diodes des baies de stockage clignotent au rythme des transactions mondiales, un code morse frénétique que seul Adrian prétendait déchiffrer.

Je sens son regard dans mon dos. Ce n'est plus le regard d'un homme ; c'est un scan. Une reconnaissance biométrique qui cherche l'erreur de syntaxe dans ma posture. Je suis debout devant la console maîtresse, les doigts survolant le clavier d'acier brossé. Mes phalanges sont livides, mes lèvres virent au lilas. Mon corps tremble physiquement, une réaction biologique que ma volonté ignore avec un mépris souverain.

— Tu ne trouveras pas la clé, Thaïs.

Sa voix est un froissement de soie sur du verre pilé. Basse, monocorde, dénuée de toute humanité superfétatoire. Adrian est juste derrière moi. Je n'ai pas besoin de me retourner pour savoir qu'il ne tremble pas. Il est l'ordre binaire incarné.

— La clé n'est pas un objet, Adrian, je murmure sans lâcher l'écran où défilent des

logs indéchiffrables. C'est un comportement. Une entropie que tu as cru pouvoir mettre en cage.

Je sens son souffle contre ma nuque. Un contraste violent. Son haleine est chaude, chargée de l'amertume du café noir, tandis que l'air ambiant tente de geler mes poumons. Sa main s'approche. Il ne me touche pas encore, mais la pression atmosphérique entre nous change. C'est une agression sensorielle.

— Tu joues avec des protocoles que tu ne maîtrises pas, reprend-il. Chaque tentative de forçage incrémente le compteur de destruction. À la dixième erreur, tout s'évapore en une suite de zéros. Ta liberté, ma fortune, l'héritage de ton père... l'ordre mondial se fragmentera en une suite de données inutilisables.

Je m'arrête. Mes doigts se figent. Je visualise l'architecture du système. Des murs de feu, des labyrinthes de miroirs. Il m'a vendue comme un actif, mais il a oublié une chose : pour posséder un outil, il faut comprendre son fonctionnement. Et j'ai passé mes nuits à l'observer, lui, la machine.

Je me tourne brusquement.

La rupture est brutale. Ma poitrine heurte la sienne. Le contact est un choc électrique. Ses yeux, d'un gris d'acier trempé, plongent dans les miens. Il n'y a aucune pitié là-dedans, seulement une curiosité clinique. Il est beau d'une manière qui fait mal, une beauté de bloc opératoire.

— Tu crois que je n'ai pas compris ton jeu ? Tu voulais voir si une âme humaine pouvait survivre à ton algorithme de contrôle. Et j'ai conclu que ton système est parfait, mais qu'il a une faille zero-day.

Je lève ma main. Je passe mes doigts sur sa mâchoire, le long de cette ligne de faille qui sépare l'homme du monstre. Sa peau est d'une douceur indécente. Je sens son

muscle masséter se contracter sous ma pulpe.

— Toi, Adrian. Tu es la faille.

Ses lèvres s'écrasent sur les miennes. Ce n'est pas un baiser ; c'est une guerre de territoire. Il y a un goût de fer — le sang d'une lèvre fendue ou l'ozone ambiant. Sa langue exige une reddition sans condition. C'est sale, violent, désespéré. Il me plaque contre la console. Le métal glacé contre mes reins me fait cambrer le dos, offrant ma gorge à sa fureur.

Mes mains s'égarer dans ses cheveux, cherchant à lui causer la même douleur qu'il m'inflige. Je hais cet homme pour avoir racheté mes dettes afin de faire de moi sa chose. Mais ici, dans ce froid qui devrait nous tuer, je ressens une excitation monstrueuse, une symbiose toxique.

— Donne-moi l'accès, grogne-t-il contre ma peau, son souffle brûlant mon cou. Donne-moi le code ou je te brise.

— Tu l'as déjà fait. Tu m'as brisée pour voir comment j'étais construite. Maintenant, regarde les morceaux.

Je glisse ma main derrière moi, sur le clavier, sans rompre le contact visuel. Mes doigts connaissent le chemin. J'ai mémorisé la cadence de ses frappes pendant des nuits entières.

\*0x4F... 0x6E... 0x65...\*

Il le sent. Il se fige. Ses yeux s'écarquillent, une lueur de terreur pure traverse son regard. Il essaie de m'écarter, mais je m'accroche à lui, mes jambes s'enroulant autour de sa taille, le verrouillant contre moi. Je suis son ancrage et sa perte.

— Arrête, Thaïs. Si tu lances le script maintenant, le contrôle administratif bascule.

— Je sais exactement ce que je fais. Je réécrit le contrat. Je veux entendre le cri du marché quand je lui arracherai le cœur.

L'air se raréfie. Les serveurs hurlent, leurs ventilateurs tournant à plein régime. La lumière bleue devient violette, une alerte système qui baigne la pièce d'une lueur de fin du monde. Je tape la dernière séquence. La touche \*Entrée\* claque comme un coup de feu dans la nef de métal.

Le silence revient. Un silence absolu, terrifiant. Sur l'écran géant, les mots apparaissent en lettres blanches, chirurgicales : **\*\*OWNERSHIP TRANSFERRED.  
NEW ARCHITECT: DELCOURT, T.\*\***

Adrian lâche prise. Il recule d'un pas, chancelant. Le monde binaire qu'il avait construit vient de le rejeter. Je reste appuyée contre la console, haletante, ma robe en désordre, mes cheveux collés à mon front par la sueur malgré le gel. Je me sens vide. Je me sens immense.

— À genoux.

La rupture de tension est sismique. Adrian Keller, l'homme qui ne s'incline devant personne, hésite une fraction de seconde. Puis, avec une lenteur hypnotique, il plie. Ses genoux frappent le sol de marbre blanc avec un bruit mat. Il est là, à mes pieds. Je pose ma main sur sa tête, mes doigts s'emmêlant dans ses cheveux sombres. C'est un geste de protection et de mépris absolu.

— Bienvenue dans mon monde, Adrian.

Je me penche vers lui, mon visage à quelques centimètres du sien. Il est magnifique dans sa chute.

— Tu voulais l'ordre. Tu vas l'avoir. Mais ce sera le mien. Chaque souffle que tu prendras sera soumis à mon protocole. Tu es mon actif désormais. Mon plus bel actif.

— Fais de moi ce que tu veux, souffle-t-il. Crypte-moi. Efface-moi. Mais ne me laisse pas sortir.

Je le traîne vers la suite privée, vers la salle de bain en ardoise noire. L'air y est saturé d'une humidité lourde. Je pousse Adrian sous la douche et j'ouvre l'eau. Elle n'est pas tiède ; elle est abrasive, glaciale, un assaut thermique qui nous coupe le souffle.

Le carrelage est un bloc de glace sous nos pieds. Il n'y a aucun confort ici, seulement la rudesse de la pierre et la morsure du froid. Je le plaque contre les parois rugueuses de l'ardoise. Mes ongles griffent son torse, laissant des traces rouges qui disparaissent sous le flux d'eau. La douleur est une donnée. Une preuve de vie dans ce bunker de silicium.

C'est une scène de cruauté sensorielle. Le plaisir ne naît pas de la douceur, mais de l'inconfort, de la sensation de nos corps luttant contre l'environnement hostile. Je m'empare de sa bouche avec une violence qui n'a rien de romantique. C'est un assaut. Nos dents s'entrechoquent, le goût du sang envahit mes sens. Il répond avec une ferveur désespérée, ses mains explorant mon corps avec une précision chirurgicale.

Quand le spasme arrive, il est violent, comme une décharge électrique qui traverse tout le réseau. Je crie son nom comme une condamnation. Il s'effondre contre moi, son front appuyé contre mon épaule. Nous restons là, prostrés sous l'eau qui nous fustige.

Je me relève enfin, le laissant seul sur le sol dur et froid. Un actif ne reçoit pas d'aide.

Je retourne dans la chambre, m'enveloppant dans de la soie noire. Je m'assois devant

la console et j'observe Paris par la baie vitrée. La ville est une carte mère géante qui attend d'être reprogrammée. Je sens Adrian se poster derrière moi, à une distance respectueuse. Son ombre se projette sur le verre.

— Tu m'as choisie pour que je te détruise, n'est-ce pas ?

— J'ai créé le système, murmure-t-il. Mais j'avais besoin d'une reine pour le faire respirer. Tu es l'aboutissement de mon algorithme.

Je ne suis pas sa reine. Je suis l'administrateur système. Je ferme l'ordinateur d'un coup sec. Le silence retombe, lourd, magnifique. Je possède tout. Chaque souffle d'Adrian, chaque centime de cette ville, chaque bit de cette réalité.

Le Hash Final est validé. La chaîne est immuable.

Je suis Thaïs Delcourt. Et le monde est mon actif.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Contrat de Sang"*

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)